

POUR UNE ÉDUCATION À L'ÉGALITÉ DES GENRES



GUIDE DE SURVIE EN MILIEU SEXISTE - TOME 1



Table des matières

1. Pourquoi ce guide?	5
2. Définitions des concepts	9
3. Comment utiliser ce guide?	13
4. Déconstruire les mythes	15
Mythe 1: «C'est comme ça depuis la préhistoire...»	16
Mythe 2: «Les hommes et les femmes n'ont pas le même cerveau: c'est normal qu'on ne réagisse pas de la même manière!»	27
Mythe 3: «Les femmes et les hommes n'ont pas les mêmes besoins sexuels: c'est la faute aux hormones!»	42
Mythe 4: «Les femmes sont faites pour avoir des enfants et aiment s'en occuper: c'est l'instinct maternel.»	56
Mythe 5: «De toutes façons, les femmes au pouvoir, ça ne marche pas!»	76
5. Bibliographie non exhaustive	92
6. Remerciements	98

1. Pourquoi ce guide ?

Les CEMÉA et l'éducation à l'égalité des genres

Mouvement d'éducation laïque, progressiste et humaniste, les Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Éducation Active (CEMÉA) sont nés en France en 1936 et ont été créés en Belgique en 1946. Les CEMÉA fondent leur action sur **des principes qui posent des choix pour l'éducation**. Parmi ces principes, citons «*Tout être humain peut se développer et se transformer au cours de sa vie; il-elle en a le désir et les possibilités.*» qui revendique la lutte constante contre toute forme de déterminisme et «*L'éducation s'adresse à toutes et tous, sans distinction d'âge, de culture, de convictions, de situation sociale... et de sexe.*». L'un des premiers combats des CEMÉA en Belgique a été d'organiser et d'encadrer des colonies de vacances mixtes et de mettre en place des formations d'animateurs et d'animatrices mixtes également, à une époque où la non-mixité était la norme.

«À quoi joues-tu?»

De 2004 à 2006, les CEMÉA ont pris part au projet européen «*À quoi joues-tu? Quelles pratiques éducatives construisent l'égalité entre les garçons et les filles?*», mené par des associations françaises, belges et italiennes et clôturé par un colloque au Parlement Européen de Strasbourg. Au début de ce projet, certaines réactions de nos partenaires et de nos militant-e-s laissaient penser que **la lutte pour l'égalité hommes-femmes** en Belgique était un combat dépassé, voire gagné. Mais au fil des recherches, des formations et des actions de sensibilisation auxquelles ont pris part nos formatrices et formateurs, nous avons réalisé que, malgré des progrès réels en matière d'égalité des genres, les stéréotypes sexués, sources d'assignations et de discriminations, étaient encore bien présents et actifs dans notre société et que nous nous trouvions face à **un véritable enjeu éducatif!**

Le projet «*À quoi joues-tu?*» a ainsi permis à notre mouvement d'éducation de conscientiser et formaliser sa lutte contre ces assignations de rôles, sources d'inégalités. C'est pourquoi, dans la continuité du projet, un groupe de travail a été mis en place, chargé d'une double mission: poursuivre la réflexion à l'interne de notre mouvement et mettre en place des actions ciblées destinées à sensibiliser les acteurs et actrices de l'éducation à la présence des stéréotypes sexués dans leur vie et leurs pratiques.

Le projet «*Pour une éducation à l'égalité des genres*» était né...

Un groupe, actif, diversifié et militant

Après un temps de portage uniquement à l'interne, afin de clarifier nos positionnements, construire notre propos et nos outils (notamment notre formation, à la méthodologie spécifique), le projet *Pour une éducation à l'égalité des genres* des CEMÉA est porté depuis 2012 par un groupe hétérogène, composé de militant-e-s et formateurs-formatrices de notre mouvement, de participant-e-s à nos formations et de partenaires de l'associatif, qui se réunissent régulièrement afin de vivre des activités et de partager questionnements, outils et expériences. Le groupe se saisit **de tensions à l'œuvre autour de l'égalité** femmes-hommes, pour les triturer, les décortiquer, analyser leur traitement médiatique et leurs impacts, mais aussi pour prendre conscience de leurs résonances dans nos propres vies... afin d'en percevoir les mécanismes et les enjeux.

Intox, mythes et stéréotypes...

C'est au cours de ces rencontres, début 2015, que nous avons réalisé que nous étions toutes et tous confronté-e-s, à un moment donné, **aux mêmes idées reçues** dans notre lutte pour l'égalité entre hommes et femmes. Que ce soit au cours d'un repas de famille, d'une soirée entre ami-e-s ou d'une discussion entre collègues, il arrive toujours un moment où l'on nous assène (souvent pour clore le débat) une «*vérité*» afin de légitimer le système inégalitaire et les traitements différenciés: «*De toutes façons, c'est comme ça depuis la préhistoire!, Les femmes et les hommes n'ont pas le même cerveau!, C'est à cause des hormones...*» Ce genre de petites phrases dont nous savons pertinemment en les entendant qu'elles relèvent de l'intox, mais que nous avons du mal à démonter, faute de ressources, de références et d'avoir pris le temps de construire un contre-argument.

Notre groupe s'est alors donné comme objectif de **trouver des stratégies de contre-discours** efficaces et simples à utiliser, aussi simples que les discours sexistes et aliénants que nous voulons combattre. Nous avons eu l'envie de concevoir un contre-argumentaire, pour pouvoir répondre du tac au tac à ces intox dans notre vie de tous les jours!

Au départ de nos expériences personnelles et de nos vécus de militant-e-s, nous avons commencé par lister ces phrases, ces «*mythes*» que l'on nous présente comme des vérités pour expliquer et justifier les inégalités... et nous avons constaté que **ces mythes fondent les stéréotypes sexués**, les légitiment et leur donnent de la consistance! Un même mythe peut ainsi être à l'origine de multiples stéréotypes et assignations.

Les mythes auxquels nous sommes le plus souvent confronté-e-s ont été formalisés et répertoriés, de même que leur déclinaison en stéréotypes sexués, avec une attention à balayer toutes les dimensions descriptives et prescriptives de chaque mythe.

Au fur et à mesure de l'avancée de notre travail, notre groupe a réalisé qu'il s'agissait d'un **exercice extrêmement riche** et qu'il pourrait intéresser d'autres personnes. Nous avons alors décidé que notre recherche ferait **l'objet d'une publication**: un carnet, destiné à toute personne confrontée à une intox et qui souhaiterait avoir des contre-arguments sous la main! Notre projet a ensuite été sélectionné dans le cadre de **l'appel à projets d'Alter-Égales**, de la Ministre de l'Enseignement de promotion sociale, de la Jeunesse, des Droits des femmes et de l'Égalité des chances, Isabelle Simonis.

Durant la phase de rédaction, nous avons voulu étayer la déconstruction de chaque mythe par **des références solides, croisant différentes disciplines** (sociologie, anthropologie, psychanalyse, neurosciences, histoire, ethnologie, biologie...), se référant à des auteur-e-s et sources varié-e-s. Des mythes aussi prégnants que l'instinct maternel ou la figure de l'homme préhistorique ne peuvent pas être balayés d'un revers de main. Nous souhaitons donc **une déconstruction en profondeur** de chaque mythe, sans rogner sur l'espace nécessaire à l'explicitation de notre propos, tout en conservant le côté pratique et ludique que permet une publication sous forme de carnet. C'est la raison pour laquelle nous avons décidé de répartir le contenu de notre travail **en deux tomes, comprenant la déconstruction de 5 mythes chacun!**

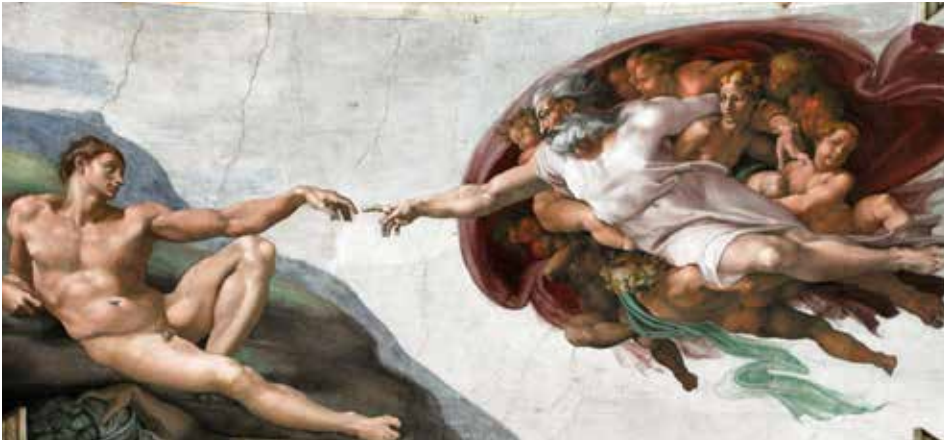
Voici donc la petite histoire de ce guide, dont vous tenez le premier tome entre les mains. Certainement perfectible, il a toutefois fait l'objet d'un travail de recherche et d'écriture rigoureux, collectif et militant.

2. Définitions des concepts

Genre

«Le genre est un concept binaire qui se réfère aux différences sociales entre les femmes et les hommes qui sont acquises, susceptibles de changer avec le temps, largement variables tant à l'intérieur que parmi les différentes cultures.» - **Commission européenne**^B, «100 mots pour l'égalité», 1998.

Si la notion de sexe fait référence au biologique (ce avec quoi l'on naît), la notion de genre fait référence à une construction sociale, à ce qu'une société donnée, à une époque donnée, fait des garçons et filles, des femmes et hommes, à partir de ces facteurs biologiques: hiérarchisation des rôles, attribution de tâches, assignation de compétences, qualités et défauts naturalisés, etc. Il ne s'agit donc pas de nier les facteurs biologiques, ni de les indifférencier, mais d'analyser la construction sociale mise en œuvre au départ de ceux-ci.



Mythe

Explication fallacieuse (intox, idée reçue) sur laquelle s'appuient certain-e-s pour expliquer, légitimer et perpétuer un stéréotype. C'est un récit fondateur qui donnerait du sens au système tel qu'il fonctionne, mais qui relève en fait du registre du symbolique, de l'imaginaire. De plus, le mythe se présente comme immuable et universel, alors qu'il a été créé dans un contexte particulier et est donc reflet et produit de ce contexte.

Stéréotype

Caractéristique projetée sur un groupe ou sur un individu en fonction d'un critère (couleur de peau, origine, religion, sexe...) de manière à le définir et le catégoriser. Les stéréotypes sexués ont une dimension descriptive et prescriptive: ils attribuent aux femmes et aux hommes des rôles, attitudes, comportements, compétences... jugés comme adéquats ou non. Ils sont ainsi sources d'assignations.

Assignment

Prescription qui découle du stéréotype sexué, à laquelle les femmes et les hommes vont être, consciemment ou inconsciemment, tenté-e-s de se soumettre pour correspondre à ce qui est attendu d'eux-elles, dans une société donnée. Les assignations portent tant sur les femmes que sur les hommes («sois belle», «sois fort»). Par contre, la nature des assignations, ainsi que la valeur qui leur est accordée dans la société, diffèrent pour les hommes et les femmes (le travail rémunéré est, par exemple, plus valorisé que le travail domestique).

Discrimination

Manifestation en actes d'un système donnant du crédit aux stéréotypes sexués. Si les stéréotypes et les assignations touchent autant les femmes et les hommes, les discriminations concernent majoritairement les femmes, dans un système de valeurs non seulement clivé, mais également hiérarchisé. C'est le système qui discrimine: à travers les actes d'individus certes, mais il s'agit bien de la résultante d'un fonctionnement sociétal.

GENRE – RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE



MYTHES QUI TENDENT À LÉGITIMER



DES STÉRÉOTYPES, QUI FONT PESER



**DES ASSIGNATIONS, SUR LES HOMMES
ET LES FEMMES**



**CAUSANT DES DISCRIMINATIONS
À UN NIVEAU SOCIÉTAL**

3. Comment utiliser ce guide ?



«Nous n'avons pas voulu démontrer, mais expliquer. On peut aimer une légende, mais il faut savoir que ce n'est qu'une légende. Bien plus, il ne faut pas être dupes des prochains mythes en construction. Les mythes identitaires se construisent le plus souvent contre quelque chose, ce sont des mythes différenciateurs. Ils gommant les tensions internes au groupe et le définissent par exclusion par rapport aux autres groupes.» - **Anne Morelli** ^B, «De Charlemagne à Tintin, Anne Morelli et une équipe d'historiens démontent les grandes légendes belges. Très décoiffant. Infiniment salutaire.», Le Soir, 7 août 1995.

Comme expliqué dans le chapitre «**Pourquoi ce guide?**», cet ouvrage, **décliné en deux carnets**, est le résultat d'un travail collectif, réalisé pour répondre aux besoins des membres de notre groupe «Pour une éducation à l'égalité des genres» des CEMÉA, régulièrement confronté-e-s à des intox, des explications fallacieuses assénées pour légitimer les inégalités hommes-femmes et les traitements différenciés à l'œuvre dans notre société.

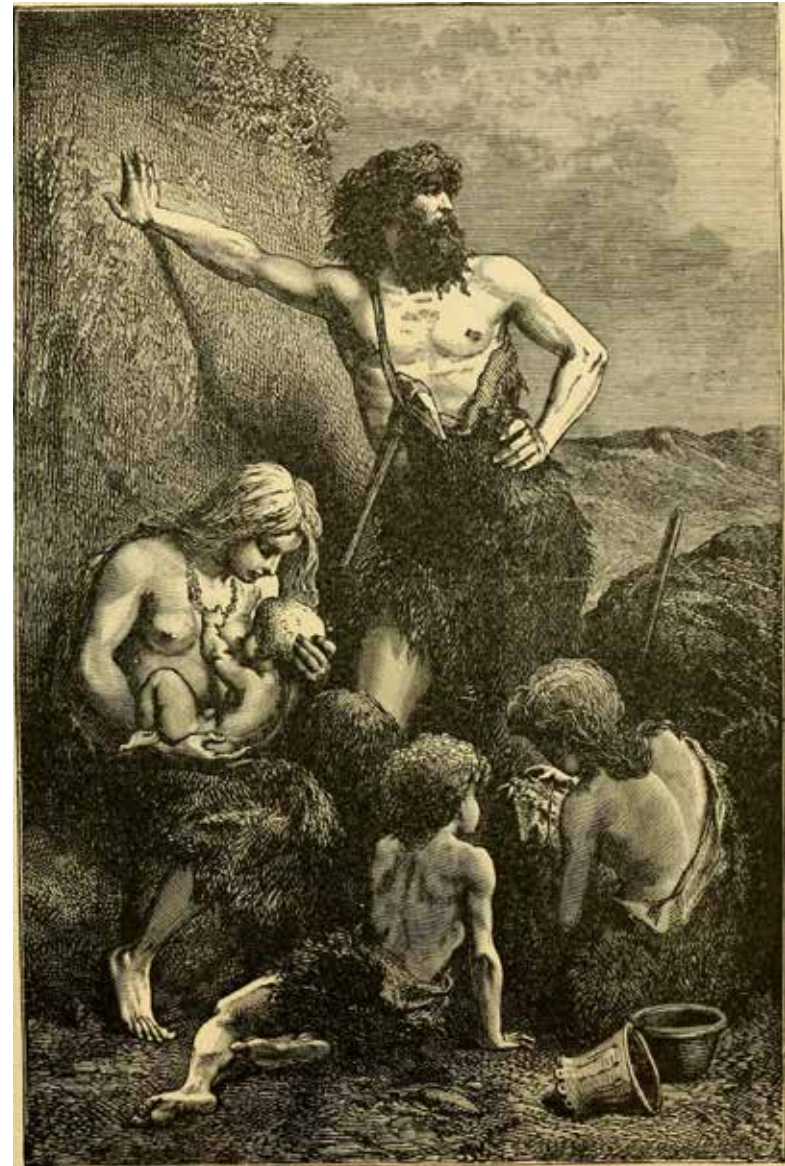
Les 10 mythes identifiés par notre groupe comme les plus prégnants dans nos vies ont été **répartis en 10 chapitres, 5 dans chaque tome**. La déconstruction de chaque mythe fait ainsi l'objet d'un chapitre, identifiable par un code couleur dans le sommaire et sous forme d'intercalaire. Nous avons en effet souhaité qu'un chapitre puisse être lu et compris indépendamment des autres, même si des liens existent et sont par ailleurs mentionnés en fin de chaque chapitre (rubrique «**Pour aller plus loin...**»).

Chaque mythe est énoncé par une accroche et **décliné en stéréotypes et assignations** les plus présents dans notre vie quotidienne. À partir de la rubrique «Questions à se poser», le mythe fait l'objet d'une analyse approfondie en réponse à chaque question qu'il soulève. Les références, sources et bibliographies spécifiques ayant servi à le déconstruire sont répertoriées au sein du texte et/ou à la fin du chapitre qui lui est consacré.

4. Déconstruire les mythes

Une **bibliographie** plus complète (bien que non exhaustive), reprenant l'ensemble des sources de ce guide, est consultable à la fin de chaque tome; les auteur-e-s présent-e-s dans la bibliographie sont identifiables par l'exposant B ^(B) qui suit leur nom.

Nous vous souhaitons beaucoup de plaisir en parcourant ce guide! Nous espérons également que vous y trouverez les réponses que vous cherchez, que vous y apprendrez des choses, que vous vous y trouverez conforté-e-s dans vos prises de position, que vous pourrez vous appuyer sur notre travail pour construire et étayer vos arguments... dans notre lutte commune pour plus d'égalité entre filles et garçons, hommes et femmes!



Mythe 1 :

« C'est comme ça depuis la préhistoire... »

L'homme préhistorique chassait, la femme préhistorique attendait dans la caverne, avec les enfants

Ce mythe tend à légitimer :

- la répartition sphère privée-sphère publique entre femmes et hommes;
- le fait que les femmes n'ont pas le sens de l'orientation;
- la complémentarité homme-femme et le partage des tâches, pour la survie de l'espèce;
- que les choses sont immuables.

Déclinaisons du mythe: les stéréotypes et les assignations au quotidien

- *C'est comme ça depuis la nuit des temps. Nous héritons de nos ancêtres: c'est le principe de l'évolution!*
- *Dans la nature, le mâle sort chasser et la femelle reste au nid avec les petits. Un homme doit travailler pour nourrir sa famille; une femme reste à la maison pour s'occuper des enfants.*
- *Il y a une stratégie de perpétuation de l'espèce: la femelle va chercher le mâle capable de la protéger, elle et sa progéniture, pour leur garantir une sécurité matérielle.*
- *L'homme appartient à la sphère publique. Son domaine est l'extériorité (pénis). La femme appartient à la sphère domestique. Son domaine est l'intériorité (vagin).*
- *Les hommes et les femmes ont des compétences différentes et complémentaires depuis toujours!*
- *Les hommes sont des guerriers-nés, des conquérants, des compétiteurs, des explorateurs; les femmes sont la douceur, le soin, elles ont le sens du sacrifice.*
- *Les femmes n'ont pas leur place dans l'espace public. La preuve: elles n'ont aucun sens de l'orientation! La rue, la ville, c'est le territoire des hommes.*

Déconstruire le mythe

Questions à se poser:

- Qu'est-ce que la Préhistoire?
- Comment cette vision des rôles hommes-femmes à la Préhistoire a-t-elle été fondée et nous a-t-elle été transmise?
- Que savons-nous vraiment de la manière dont vivaient les êtres humains à la Préhistoire?

Qu'est-ce que la Préhistoire?

La préhistoire (sans majuscule) est une discipline qui a pour ambition de reconstituer l'histoire et la vie des êtres humains depuis leur apparition sur Terre jusqu'à l'apparition de l'écriture, au cours de la période chronologique du même nom (la Préhistoire avec majuscule). Elle se fonde sur l'analyse et l'interprétation des témoignages de la présence humaine, tels que les vestiges archéologiques (squelettes, objets...) et les œuvres de l'art pariétal (ou art rupestre: dessins, impressions, gravures... sur des parois, dans des grottes).

S'agissant donc d'interprétation de témoignages, il est nécessaire de prendre en compte, dans une perspective de lecture plus globale des analyses effectuées: le préhistorien-la préhistorienne (son histoire, ses croyances, ses qualifications...), ainsi que le contexte social, historique, culturel dans lequel évoluent les sciences elles-mêmes, comme celles et ceux qui les agissent. Par exemple, les sciences archéologiques et anthropologiques sont nées au 19^e siècle et sont teintées des rapports hommes-femmes de cette époque.

Un autre élément à considérer est le pouvoir d'action accordé au préhistorien-à la préhistorienne. Jusqu'au milieu du 20^e siècle environ, le préhistorien était considéré comme un généraliste pouvant réaliser l'ensemble des études liées à la fouille d'un site. Souvent à l'origine des fouilles effectuées, il était présent sur le terrain, effectuait toutes les analyses, interprétait et diffusait ensuite les résultats de ses recherches au grand public. Aujourd'hui, cette vision du travail du préhistorien-de la préhistorienne est révolue: s'il-elle dirige encore les opérations, elle-il fera nécessairement appel à d'autres spécialistes de disciplines connexes: géologie, paléontologie, physique nucléaire pour la réalisation de datations absolues et génétique pour la recherche et l'analyse d'ADN fossile. En un peu plus d'un siècle, la

préhistoire a ainsi acquis un statut de discipline scientifique, ses résultats pouvant être remis en cause par de nouvelles fouilles, découvertes ou analyses. Ce qui n'était pas le cas à ses débuts...

Comment cette vision des rôles hommes-femmes à la Préhistoire a-t-elle été fondée et nous a été transmise?

«L'histoire, c'est ce que font les historiens.» Antoine Prost^B

Le mot «Préhistoire» évoque inmanquablement les mêmes clichés: des hommes, velus, vêtus de peaux de bêtes, qui font du feu avec des silex, chassent le mammoth et dont les femmes s'abritent dans des grottes avec les enfants. Cette vision de la Préhistoire a été modelée et définie par ceux qui la pratiquaient, c'est-à-dire par les premiers préhistoriens eux-mêmes: les préhistoriens, au masculin, car de préhistorienne, il n'en est pas question jusqu'à la fin du 20^e siècle, ni au cinéma, ni dans les manuels scolaires ou la littérature... dans une époque qui voit pourtant les droits des femmes s'affirmer. Par contre, il est intéressant d'analyser les préhistoriens les plus présents dans les manuels scolaires français jusqu'à la fin du 20^e siècle.

Tout d'abord, l'un des fondateurs de la «science préhistorique» est **Jacques Boucher de Perthes** (1788-1868), d'ailleurs appelé «le père de la préhistoire». Ensuite, **Joseph-Henri Rosny** (1856-1940) est le plus cité, ce qui est interpellant en soi, car Rosny est un romancier: auteur de «*Vamireh*» (écrit en 1892 et considéré comme le premier roman préhistorique) et surtout de «*La Guerre du feu*» (1909), immortalisé au cinéma en 1981 par Jean-Jacques Annaud. Il est étonnant que ce roman non seulement se soit perpétué jusqu'à nous, mais aussi qu'il ait été (et soit encore!) utilisé comme support dans l'enseignement, non pas en tant qu'œuvre de fiction, mais bien en tant que travail de vulgarisation scientifique! Troisième figure marquante de la préhistoire dans les manuels jusqu'en 1970, **l'abbé Henri Breuil** (1877-1961), surnommé «le pape de la préhistoire». Prêtre catholique, premier titulaire de la chaire de préhistoire au Collège de France, il est celui qui influença le plus la représentation de la préhistoire. Il imposa sa vision des rôles de l'homme (et de la femme) préhistorique, qui peut être questionnée, au regard des relations hommes-femmes de son époque... mais aussi de son parcours personnel et de ses croyances.

«*Fondateur, pape ou père...*», le début de la préhistoire est donc une affaire d'hommes. Durant tout le 20^e siècle, dans les manuels scolaires, à la télévision (**Yves Coppens**^B, le plus médiatique des préhistoriens, célèbre grâce à la découverte de l'Australopitèque Lucy en 1974), dans les romans (du «*Monde perdu*» d'Arthur Conan Doyle en 1921 au «*Père de nos pères*» de Bernard Werber en 1998) ou au cinéma (le célèbre «*Jurassic Park*» de Steven Spielberg en 1993), les préhistoriens présentés au public sont tous des hommes d'âge mûr. La préhistoire, science plutôt jeune, n'est pas une science de jeunes, ni de femmes. L'image du préhistorien illustre ainsi un stéréotype agissant dans notre société: la science est masculine, tout comme le savoir.

Pourtant, les préhistoriennes ne manquent pas. Certaines participent à la rédaction de manuels scolaires, comme **Brigitte Delluc** ou **Catherine Perlès**, d'autres sont responsables de sites ou de musées, comme **Dominique Baffier** ou **Anne-Élisabeth Riskine**. Citons encore la paléontologue **Marylène Patou-Mathis**^B, l'anthropologue **Françoise Héritier**^B ou **Claudine Cohen**^B, spécialiste de l'histoire de la paléontologie. Elles vont contribuer, avec d'autres chercheurs et chercheuses, à nuancer le portrait de l'homme et de la femme préhistoriques et à relativiser les conclusions des premiers préhistoriens.

Que savons-nous exactement de la manière dont vivaient les êtres humains à la Préhistoire?

«On ne dispose d'aucune donnée directe pour l'étude de ces rapports humains, qui n'ont laissé aucune trace.» - Alain Testart^B

Nous ne saurons probablement jamais comment les hommes et femmes vivaient à la Préhistoire et ce, pour au moins deux raisons, déjà évoquées: l'étude de la Préhistoire se base sur l'analyse de vestiges (il n'y a pas de témoignage écrits, par définition) et l'analyse de ces vestiges peut être sujette à interprétation. La «science préhistorique» est une discipline évolutive, dont les résultats peuvent constamment être relativisés et questionnés, voire infirmés, même si les marges d'erreur (de datation, d'identification...) s'amenuisent grandement grâce aux progrès technologiques et aux croisements interdisciplinaires.

«Dès qu'une scène préhistorique est représentée, dans un film ou même à l'école, les hommes sont à la chasse et les femmes cuisinent. Nous n'avons aucune, je dis bien aucune, preuve archéologique pour décrire que les sociétés préhistoriques étaient organisées de la sorte. Les premiers anthropologues à s'être intéressés à la préhistoire sont nés au 19^e siècle en Occident. Ils ont calqué l'organisation de la société du 19^e sur la préhistoire. (...) Les grandes conclusions qu'on en tire dépendent d'un point de vue idéologique. Que vous vouliez en faire une lecture féministe ou une lecture machiste, vous y arriverez!».¹ - **Marylène Patou-Mathis**^B

Un exemple parmi d'autres pour illustrer l'impact de l'idéologie du préhistorien généraliste du 19^e siècle sur l'analyse de sa découverte: «*La Dame Rouge de Paviland*» (Pays de Galles). Il s'agit d'un squelette pratiquement complet, teint d'ocre rouge, découvert en 1823 par le géologue **William Buckland** (1784-1856). Celui-ci a identifié ces restes comme ceux d'une femme datant de l'époque romaine. En tant que créationniste (c'est-à-dire tenant de la théorie de l'origine des espèces animales et végétales selon laquelle chacune de celles-ci serait apparue brusquement, sans avoir d'ancêtres, par la volonté divine), Buckland ne pouvait concevoir que des restes humains puissent être antérieurs au déluge biblique, ce qui le conduisit à une sous-estimation importante de l'ancienneté de ce squelette. Buckland a également estimé qu'il s'agissait d'une femme à cause de la présence d'éléments décoratifs près du corps, dont des pendentifs en coquillages et des bijoux d'ivoire (qu'il pensait être d'éléphant et non pas de mammoth). Il a été établi depuis que le squelette était celui d'un jeune homme probablement âgé de moins de 21 ans et, en 2009, une datation par le carbone 14 a montré que le squelette datait du Paléolithique supérieur.

Des recherches récentes viennent bousculer les représentations de la femme et de l'homme préhistoriques et de leurs rôles respectifs.

Claudine Cohen^B démonte les idées reçues sur la femme préhistorique dans son ouvrage «*La Femme des origines, Images de la femme dans la préhistoire occidentale*». La question de la place et du rôle de la femme est

1/ Rue 89/Le Nouvel Observateur, «Les hommes préhistoriques étaient-ils pères au foyer?», 17 juin 2011.

2/ Le Nouvel Observateur, «Non, la femme de Cro-Magnon n'était pas qu'un objet sexuel...», 6 mars 2014.

en effet longtemps restée marginale dans les recherches sur la préhistoire. «*En France, c'est l'homme préhistorique, artisan, chasseur, artiste, conquérant, qui alimente les débats scientifiques dès le début du 19^e siècle.*»

Le squelette de Cro-Magnon a été découvert en 1868, à une époque où les sciences tentent de prendre du recul par rapport au récit biblique, mais restent soumises aux assignations propres à la société bourgeoise et patriarcale du 19^e siècle. «*Cro-Magnon, c'est l'homme avec un grand H (...), l'homme moderne, très grand, robuste. La femme de Cro-Magnon, elle, est totalement occultée.*»

À partir du milieu du 20^e siècle, la science préhistorique évolue, mais reste influencée par les courants idéologiques de son époque. Les féministes s'emparent ainsi de la préhistoire en dénonçant l'andocentrisme qui la traverse et ouvrent ainsi la voie à de nouvelles recherches. «*La célébrité de «Lucy» témoigne d'un intérêt nouveau pour l'existence des femmes à la Préhistoire. Il était temps, en effet, de donner une visibilité à cette moitié de l'humanité prétendument invisible aux archéologues.(...) Mais Lucy a elle-même été mise en avant comme une sorte d'icône féminine, à une époque où les féministes se battaient pour leurs droits et ancrèrent leur combat jusque dans le paléolithique.*» Ce squelette découvert en 1974 par **Yves Coppens**^B et baptisé Lucy devra-t-il un jour être rebaptisé Lucien? «*Nous n'avons pas beaucoup d'éléments de comparaison et jusqu'à aujourd'hui, le dimorphisme sexuel de cette espèce reste discuté.*»²

Les auteures de la plupart des **peintures rupestres** seraient des femmes, selon l'archéologue **Dean Snow**^B qui s'appuie sur des analyses réalisées dans huit grottes, au cours desquelles il a répertorié et comparé la forme des plus de trente «mains négatives» (principe du pochoir: une main appliquée sur la paroi de la grotte, un colorant soufflé ensuite sur la main pour en imprimer la marque). Pour identifier le sexe des auteur-e-s de ces mains négatives, Dean Snow^B a eu recours à un logiciel, issu d'une collaboration entre le département des Sciences Informatiques et le département d'Anthropologie de l'Université de Pennsylvanie. Le principe de ce logiciel repose sur le fait qu'il existe des différences morphologiques caractéristiques entre les mains des hommes et celles des femmes (indice de Manning). Sur les 32 mains négatives analysées, 24 étaient des mains de femmes, soit 75%. Ces résultats remettent en question l'interprétation des peintures rupestres: celles-ci représentant souvent des animaux et des

scènes de chasse, les préhistoriens faisaient l'hypothèse qu'elles avaient été réalisées par des hommes reproduisant les récits de leurs activités.

Dean Snow^B en conclut que les découvertes archéologiques ont longtemps été interprétées avec un biais masculin, se basant sur des suppositions infondées concernant les rôles masculins et féminins à la Préhistoire. Il estime que les femmes auraient pu être autant concernées par la chasse que les hommes. «*On pense qu'on les comprend, mais au plus on avance dans les recherches, plus on se rend compte que notre connaissance des sociétés préhistoriques est superficielle.*»³

Une étude de l'anthropologue **Mark Dyble** tendrait à prouver que les hommes et les femmes préhistoriques auraient eu une importance et une influence identiques au sein du groupe dans lequel ils-elles vivaient. L'égalité aurait même été un avantage évolutif pour les premières sociétés humaines, favorisant les relations sociales et permettant un brassage génétique plus riche. Mark Dyble se base sur ses observations de peuplades de chasseurs-cueilleurs contemporaines, au Congo et dans les Philippines. Il a constaté que lorsqu'un seul sexe est au pouvoir décisionnel, le groupe a tendance à être constitué de membres d'une même famille, l'homme, particulièrement, renâclant à accepter des personnes étrangères au sein de son groupe. Cette proportion diminue lorsque les deux sexes décident à niveau égal. L'égalité encourage ainsi la coopération entre individus non consanguins, élargit le cercle social et favorise le brassage génétique.

En croisant ses observations sur le terrain avec ses connaissances de la Préhistoire, Mark Dyble conclut que «*l'égalité entre hommes et femmes à la Préhistoire a participé à la stratégie de survie de notre espèce, jouant un rôle presque aussi important que le langage dans le développement de la société humaine.(...) Il subsiste encore l'idée que les tribus de chasseurs-cueilleurs étaient dominées par les hommes (...), mais c'est seulement avec le développement de l'agriculture, quand les êtres humains ont pu commencer à accumuler des ressources, que les inégalités*

ont émergé.» Cette étude montre que la relation homme-femme véhiculée par le mythe du Cro-Magnon n'est ni une constante, ni déterminée. En effet, dans ces sociétés de chasseurs-cueilleurs au Congo et aux Philippines, Mark Dyble a constaté que «*la voix des femmes est aussi écoutée que celle des hommes, que les décisions ne sont pas réservées aux seuls hommes et que les tâches sont attribuées en fonction des capacités et non du sexe (même la garde des enfants).*»⁴



3/ National Geographic, « Were the first artists mostly women? », 8 octobre 2013 / Le journal de la Science, « Les peintures rupestres majoritairement réalisées par des femmes? », 15 octobre 2013.

4/ Le Vif, « L'inégalité entre l'homme et la femme est récente », 18 mai 2015 / Science Mag, « Sex equality can explain the unique social structure of hunter-gatherer bands », 15 mai 2015 / The Gardian, « Early men and women were equal, say scientists », 14 mai 2015 / www.hominides.com « Quand les hommes et les femmes étaient égaux... », 19 mai 2015.

→ Pour aller plus loin...

Alain Testart^B:

La division sexuelle du travail est une idéologie.

Alain Testart^B soutient que la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs n'est fondée que par une idéologie jouant sur la symbolique du sang, les femmes se trouvant généralement écartées de tous les métiers du sang (chirurgie, métier des armes, chasse, etc.). Une mise en perspective des données ethnographiques recueillies chez les chasseurs-cueilleurs montre que la répartition des tâches entre les hommes et les femmes obéit à une loi simple: les femmes ne sont pas exclues de la chasse, mais seulement des formes de chasse qui font couler le sang. Chez les Inuits ou les Aborigènes, des femmes chassent avec des filets ou des bâtons, mais jamais avec des arcs ou

des harpons. Ces données permettent de réfuter l'idée que la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs serait fondée sur la nature (les femmes ne chasseraient pas en fonction d'une plus faible morphologie) et prouvent qu'elle n'obéit à aucune rationalité économique.

Françoise Héritier^B:

La pression de la sélection.

Françoise Héritier^B estime que les différences physiques des femmes et des hommes en termes de taille, de poids, de force musculaire, ne sont pas une donnée biologique originelle, mais une différence construite due à «une pression de sélection» imposée par l'homme. Contrairement à celle des hommes, l'alimentation des femmes a toujours été sujette à des interdits, notamment dans les périodes où elles

auraient pourtant eu besoin d'un surplus de protéines (régées, enceintes ou allaitantes). Les femmes ont donc dû puiser dans leur organisme, sans que cela soit compensé par une nourriture plus riche, comme la viande, la graisse... réservées aux hommes. Cette pression de sélection dure vraisemblablement depuis l'apparition de Neandertal, il y a 750 000 ans et a entraîné des transformations physiques chez les femmes et les hommes. Françoise Héritier^B ne nie pas l'existence d'une différence physiologique entre hommes et femmes: «*Cette différence comporte de nombreuses contraintes et impossibilités: les hommes ne peuvent pas, sauf accident, produire du lait (...); seules les femmes ont un utérus et peuvent porter des enfants; il y a des hormones qui correspondent à l'un et à l'autre sexe, etc. Ce sont là des données objectives, qui toutefois ne sont pas dotées de valeur. La valeur et ce que nous appelons le «masculin» et le «féminin» relèvent du regard que porte l'humanité sur le rapport des sexes et des explications qu'elle donne à cette dualité. En découlent des jugements de valeur, des règles de comportement comme le partage des*

tâches, bref tout ce qui fait les oppositions que l'on considère comme naturelles, mais qui ne le sont pas.»⁵

Pierre Bourdieu^B:

Le processus de déshistoricisation.

Pierre Bourdieu^B développe une analyse des rapports sociaux entre les sexes cherchant à expliquer les causes de la permanence de la domination masculine dans toutes les sociétés humaines, par un habitus donnant aux femmes et aux hommes un rôle prédéterminé. La domination des hommes sur les femmes se perpétue par un processus de «déshistoricisation» des structures de la division sexuelle. En d'autres termes, ce qui apparaît dans l'Histoire comme une constante, comme éternel et naturel, n'est pas le fruit d'une reproduction biologiquement déterminée, mais incombe aux pressions sociales, incarnées par les institutions, telles que la famille, l'école, la religion, la justice... Ce processus de déshistoricisation tente de se justifier par une approche pseudo-scientifique se basant sur des différences physiologiques, alors qu'il s'agit d'un processus culturel tentant de se donner les aspects d'un processus naturel.



^{5/} Philosophie Magazine, « Aux origines de la domination masculine », 5/07/2007.

→ Sources de ce chapitre

Bidon Alexandre, «L'image de l'archéologie dans le grand public à travers la science-fiction» in L'archéologie et son image, APOCA, 1988

Bourdieu Pierre, «La Domination masculine», Le Seuil, 1998

Cohen Claudine, «La Femme des origines, Images de la femme dans la préhistoire occidentale», Belin Herscher, 2003-2006

Coppens Yves, «Origines de l'homme - De la matière à la conscience», De Vive Voix, 2010

Coppens Yves, «Le Présent du passé au carré. La fabrication de la préhistoire», Odile Jacob, 2010

Dumont Micheline, «Pas d'histoire, les femmes! Réflexions d'une historienne indignée», Les éditions du remue-ménage, 2013

Groenen Marc, «Pour une histoire de la préhistoire», Jérôme Millon, 1994

Héritier Françoise, «Masculin-Féminin I. La Pensée de la différence. Masculin-Féminin II. Dissoudre la hiérarchie», Odile Jacob, 1996 - 2002

Héritier Françoise, «Hommes, femmes: la construction de la différence», Le Pommier, 2010

Héritier Françoise, Perrot Michelle, Agacinski Sylviane, Bacharan Nicole, «La Plus Belle Histoire des femmes», Le Seuil, 2011

Patou-Mathis Marylène, «Le sauvage et le préhistorique, miroir de l'homme occidental: De la malédiction de Cham à l'identité nationale», Odile Jacob, 2011

Patou-Mathis Marylène, «Préhistoire de la violence et de la guerre», Odile Jacob, 2013

Patou-Mathis Marylène, Leroy Pascale «Madame de Néandertal, journal intime» (roman), Nil, 2014

Prost Antoine, «Douze leçons sur l'histoire», Le Seuil, coll. «Points histoire», 1996

Semonsut Pascal, «Préhistoriens réels et imaginaires de la seconde moitié du 20^e siècle» et «La représentation de la Préhistoire en France dans la seconde moitié du 20^e siècle (1940-2012)» articles www.hominides.com

Semonsut Pascal, «Le passé du fantasme. La représentation de la Préhistoire en France dans la seconde moitié du 20^e siècle (1940-2012)», Errance, 2013

Roussel Bertrand, «Les idées reçues de la préhistoire: Quelques préjugés sur la plus longue période de l'histoire de l'humanité», book-e-book, 2014

Snow Dean, «Sexual dimorphism in Upper Palaeolithic hand stencils», *Antiquity*, vol.80, n°308, 2006

Testart Alain, «Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités», Société d'Ethnographie (Université Paris X-Nanterre), 1982

Testart Alain, «Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs», EHESS (Cahiers de l'Homme), 1986

Testart Alain, «La servitude volontaire (2 vols.): I, Les morts d'accompagnement; II, L'origine de l'État», Errance, 2004

Testart Alain, «Éléments de classification des sociétés», Errance, 2005

→ Site

www.hominides.com

→ Liens avec d'autres mythes

Mythe 2: «Les hommes et les femmes n'ont pas le même cerveau: c'est normal qu'on ne réagisse pas pareil!»

Mythe 4: «Les femmes sont faites pour avoir des enfants et s'en occuper: c'est l'instinct maternel!»

Mythe 2:

«Les hommes et les femmes n'ont pas le même cerveau: c'est normal qu'on ne réagisse pas de la même manière!»

Les différences entre femmes et hommes sont ancrées dans des différences cérébrales entre les sexes.

Ce mythe tend à légitimer:

- une répartition genrée des tâches, notamment le fait que les tâches ménagères et de soin restent en majorité à la charge de femmes;
- la persistance des inégalités dans l'accès à certaines études et professions, ainsi que l'inégalité salariale;
- le déterminisme biologique en matière éducative.

Déclinaisons du mythe: les stéréotypes et les assignations au quotidien

- *Les femmes et les hommes n'ont pas les mêmes capacités, dès la naissance.*
- *Les filles sont fortes en littérature, les garçons sont forts en math.*
- *Les hommes sont monotâches, les femmes sont multitâches.*
- *Les femmes ne savent pas lire les cartes routières.*
- *Les femmes sont émotives; les hommes sont logiques et rationnels.*
- *Les hommes se focalisent sur le résultat d'une tâche, les femmes sont davantage intéressées par le relationnel en jeu autour de la tâche.*
- *Les hommes utilisent plutôt leur cerveau gauche, tandis que les femmes utilisent plutôt leur cerveau droit.*

Déconstruire le mythe

Questions à se poser:

- Comment fonctionne le cerveau?
- Comment le savons-nous (perspective historique)?
- Que disent les recherches récentes sur les cerveaux des femmes et des hommes?

Comment fonctionne le cerveau?

Le cerveau est le principal organe du système nerveux des animaux. Situé dans la tête chez les vertébrés, il est protégé par le crâne et son volume varie grandement d'une espèce à l'autre. Le cerveau régule les autres systèmes d'organes du corps, en agissant sur les muscles ou les glandes et constitue le siège des fonctions *cognitives* (processus mentaux en lien avec la fonction de *connaissance*, tels que mémoire, langage, raisonnement, apprentissage, intelligence, prise de décision, etc.). Ce contrôle centralisé permet des réponses rapides et adaptées de l'organisme aux modifications environnementales.

Chez les êtres humains, le cerveau est aussi dénommé *encéphale* (littéralement «dans la tête»), structure extrêmement complexe, constituée en moyenne de 170 milliards de cellules dont 100 milliards de neurones, connectés les uns aux autres. Les neurones communiquent par le biais de longues fibres, les *axones*, qui transmettent des influx nerveux à des cellules situées dans des régions plus ou moins distantes du cerveau. Le cerveau humain a la même structure générale que celui des autres mammifères, mais il est celui dont la taille relative par rapport au reste du corps est devenue la plus grande au cours de l'évolution. L'augmentation du volume cérébral humain vient en grande partie du développement du *cortex cérébral*, tissu organique recouvrant les hémisphères du cerveau, deux structures droite et gauche reliées entre elles par des fibres nerveuses.



« *Les hémisphères cérébraux sont inter-connectés et travaillent rarement de façon isolée. Certes, il existe certaines tâches comme la reconnaissance d'un visage ou la lecture, pour lesquelles un hémisphère est dominant chez la plupart des individus, mais la plupart des tâches nécessitent le travail des deux hémisphères en parallèle.* » - Lafortune^B Stéphanie, «Méfiez-vous des neuromythes!», 2013

Comment le savons-nous (perspective historique)?

Avoir une approche historique des recherches autour du cerveau permet d'appréhender le contexte social, politique et culturel dans lequel évoluent les sciences et éclaire l'interprétation des résultats de ces recherches.

Les avis se sont longtemps opposés pour savoir si le cœur ou le cerveau était «le siège de l'âme». Pendant plusieurs millénaires, on a cru que l'activité mentale naissait dans le cœur. Au 4^e siècle avant notre ère, le philosophe grec **Aristote** affirme ainsi que l'esprit réside dans le cœur et que le cerveau, organe de refroidissement, sert à assurer la circulation du sang, au contraire d'**Hippocrate** pour qui déjà pensées et sentiments sont gouvernés par le cerveau.

Des siècles plus tard, **Galien** (129-216) élabore de nouvelles théories sur le fonctionnement du cerveau. Il entreprend un long travail pour démontrer que tous les muscles du corps sont connectés au cerveau par un réseau de nerfs. Toutefois, le droit romain interdisant la dissection et l'autopsie du corps humain, Galien ne peut effectuer ses recherches que sur des primates, supposant que leur anatomie est proche de celle de l'être humain. Ses théories vont longtemps dominer la médecine et il faudra attendre le 16^e siècle et **André Vésale** (1514-1564) pour de nouvelles avancées. Considéré comme le plus grand anatomiste de la Renaissance, Vésale procède à de nombreuses dissections et entreprend la rédaction d'un traité d'anatomie qui va corriger plus de deux cents erreurs de Galien.

Au 17^e siècle, **Thomas Willis** (1621-1675), souvent considéré comme le précurseur des **neurosciences** modernes, centre ses recherches sur le lien entre cerveau et esprit. Il est le premier à situer la pensée dans le cortex cérébral, confirmant que le cerveau est le centre actif de toute connaissance et de toute émotion.

Le 18^e et le 19^e siècles sont marqués par la recherche scientifique d'une catégorisation des «races humaines». De nouvelles disciplines font leur apparition, ayant pour objet l'étude de l'être humain, de ses origines... et de sa classification. Les chercheurs (pas de chercheuses à l'époque) veulent consolider leurs théories par des critères observables et quantifiables. La couleur de la peau est l'un des critères retenus, mais il n'est pas le seul. L'ethnologie et l'anthropologie s'appuient à l'époque sur des méthodes de mesure qui donnent naissance à diverses sous-disciplines, aujourd'hui réfutées, pour établir des critères de comparaison des groupes humains, dans une perspective de hiérarchisation. La craniométrie, étude des mensurations des os du crâne, va être utilisée pour déterminer la race d'un individu... mais aussi pour mesurer le degré d'intelligence!

Georges Cuvier (1769-1832) applique ainsi une méthode fondée sur la mesure de l'angle facial: le degré d'inclinaison du front indiquerait la place laissée libre au cerveau... et donc le potentiel cognitif. Cuvier représente la pensée scientifique dominante en France, teintée des préjugés racistes de l'époque. Il évoque une classification des races humaines par le «squelette de la tête» et une «loi cruelle qui semble avoir condamné à une éternelle infériorité les races à crâne déprimé et comprimé». Dans ce contexte, il fait des recherches sur les Noirs africains qu'il tient pour «*la plus dégradée des races humaines, (...) dont l'intelligence ne s'est élevée nulle part au point d'arriver à un gouvernement régulier.*»⁶

La société du 19^e siècle est pétrie de préjugés racistes et sexistes, qui influencent l'interprétation des travaux autour du cerveau. Les chercheurs vont ainsi comparer la taille des cerveaux de différents individus et utiliser les mesures constatées pour justifier biologiquement les hiérarchies entre les sexes, les races et les classes. Et donner des preuves au déterminisme biologique. Par exemple, le fait que le cerveau de l'homme pèse 100gr de plus en moyenne que celui de la femme, fournit à des anthropologues comme **Paul Broca** (1824-1880) une «preuve objective» de l'infériorité intellectuelle de la femme: «*La femme étant plus petite que l'homme, et le poids du cerveau variant avec la taille, on s'est demandé si la petitesse du cerveau de la femme ne dépendait pas exclusivement de la petitesse de son corps. Pourtant il ne faut pas perdre de vue que la femme est en*

⁶/ Cuvier Georges, «Recherches sur les ossements fossiles», Vol. 1, Deterville, Paris, 1812.

moyenne un peu moins intelligente que l'homme (...). Il est donc permis de supposer que la petitesse relative du cerveau de la femme dépend à la fois de son infériorité physique et de son infériorité intellectuelle.»⁷

Au 20^e siècle, les progrès en électronique ouvrent la voie à la recherche des propriétés électriques des cellules nerveuses. Le terme de **neurosciences** apparaît à la fin des années 1960 pour désigner la branche des sciences biologiques consacrée à l'étude du système nerveux, du point de vue électrophysiologique (réponses électriques des neurones à des stimulations). Renforcées par des techniques toujours plus puissantes (microélectrodes, électro-encéphalographies, IRM...) et par de nouvelles disciplines (neurobiologie, génétique...), les neurosciences affinent la cartographie du cortex: le cerveau est certes constitué de zones fonctionnelles (centres de la parole, de la vue, etc.), mais c'est également une entité dynamique!

La plasticité cérébrale (ou neuronale) est une découverte majeure du 21^e siècle en neurosciences. Il s'agit de la capacité du cerveau à créer, défaire ou réorganiser les réseaux de neurones. Le cerveau est ainsi qualifié de malléable ou plastique. Ce phénomène intervient durant le développement embryonnaire, l'enfance, mais aussi la vie adulte, grâce à des apprentissages ou à cause de lésions, de maladies.

«La plasticité neuronale est présente tout au long de la vie, avec un pic d'efficacité pendant le développement à la suite de l'apprentissage, puis toujours possible mais moins fortement avec l'adulte.»⁸



Que disent les recherches récentes sur les cerveaux des femmes et des hommes?

«Le cerveau est un système dynamique, en perpétuelle reconfiguration.»⁹

Malgré les avancées en neurosciences, le fonctionnement du cerveau est encore mal connu. Les relations cerveau-esprit (siège des sentiments, des émotions... ou de l'âme selon les croyances) ont fait et font encore l'objet de nombreux débats, aussi bien philosophiques que scientifiques, voire idéologiques. Il circule de nombreux neuromythes: *«des croyances erronées sur le fonctionnement du cerveau humain. Ils résultent souvent d'une erreur de compréhension ou de lecture, et parfois d'une déformation délibérée des faits scientifiques (...) dans le but de les rendre plus pertinents au regard de l'éducation.»¹⁰* - OCDE^B

C'est une réalité de la recherche scientifique: elle tâtonne par hypothèses, lesquelles peuvent à tout moment être affirmées ou infirmées et dont les conclusions peuvent être façonnées au regard d'idéologies diverses. Les études sur les différences cérébrales entre femmes et hommes sont nombreuses, ainsi que les ouvrages de vulgarisation: la difficulté réside dans **l'interprétation des résultats**, qui peuvent être mal compris, extrapolés (d'expériences réalisées sur des rats pour aboutir à des conclusions sur les êtres humains...) ou généralisés (d'un groupe-test d'individus à l'ensemble des êtres humains), déformés pour corroborer une conception idéologique, simplifiés au point d'en perdre toute nuance, pour faire sensation dans les médias...

Le schéma structurel du cerveau ne varie pas avec le sexe.

Il est impossible de deviner le sexe d'un individu auquel appartient un cerveau par la seule observation de celui-ci via l'imagerie médicale. De même, on ne note pas de différence anatomique entre les cerveaux des fœtus femelles et mâles au même stade de développement. *«Les gènes qui permettent de construire les hémisphères cérébraux, le cervelet et le tronc cérébral sont en effet indépendants des chromosomes X et Y. Le schéma*

7/ Broca Paul, « Sur le volume et la forme du cerveau suivant les individus et suivant les races », 1861.

8/ Revue d'histoire des sciences, Armand Colin, Tome 63, 2010.

9/ « Le cerveau, comment il se réorganise sans cesse », La Recherche, Dossier, n°40, Août 2010.

10/ « Comprendre le cerveau: vers une nouvelle science de l'apprentissage », 2002.

structurel est donc exactement le même.»: la neurobiologiste **Catherine Vidal**¹¹ montre en se basant sur des techniques d'imageries cérébrales que seules 10% des connexions nerveuses entre neurones sont réalisées à la naissance et que les 90% se construisent «*progressivement au gré des influences de la famille, de l'éducation, de la culture, de la société*». Ainsi, si les femmes et les hommes adoptent des comportements stéréotypés, «*la raison tient d'abord à une empreinte culturelle rendue possible grâce aux propriétés de plasticité du cerveau humain*».

Catherine Vidal¹¹ réfute ainsi l'idée d'un déterminisme biologique et estime que du fait de la plasticité neuronale, la différence entre les cerveaux des deux sexes est négligeable comparée aux différences individuelles. «*On ne trouve aucune différence entre les cerveaux des bébés filles et des bébés garçons concernant toutes les autres fonctions du cerveau, qu'elles soient cognitives – telles que l'intelligence, la mémoire, l'attention, le raisonnement – ou sensorielles, comme la vision ou l'audition. C'est ce qui se passe après la naissance qui compte le plus. Les interactions de l'enfant avec son environnement social, affectif, culturel vont en effet jouer un rôle majeur dans la construction du cerveau.*»¹¹

Il n'y a pas de «cerveau gauche masculin» et de «cerveau droit féminin».

Dans les années 1970, des chercheurs américains lancent la théorie des deux cerveaux: l'hémisphère gauche serait spécialisé dans le langage, tandis que le droit serait spécialisé dans la représentation de l'espace. Le pas est vite franchi pour attribuer aux hémisphères cérébraux les différences de compétences entre hommes et femmes (plutôt que de remettre

11/ «Il est impossible de deviner si un cerveau appartient à un homme ou une femme», Le Monde, 25 mai 2013.

12/ Usha Goswami, «Neuroscience and education: from research to practice?», Université de Cambridge, 2006.

13/ Lafortune¹¹ Stéphanie, «Méfiez-vous des neuromythes», 2013.

14/ «Child Development: Myths and Misunderstandings», Sage Publication Inc. New York, 2013.

15/ Catherine Vidal¹¹, «Le cerveau, le sexe et l'idéologie dans les neurosciences», L'orientation scolaire et professionnelle, avril 2002.

16/ Shaywitz BA, Shaywitz SE, Pugh KR, «Sex differences in the functional organization of the brain for language», Nature, 16 février 1995.

17/ Iris E. Sommer, André Aleman, Metten Somers, «Sex differences in handedness, asymmetry of the Planum Temporale and functional language lateralization», US National Library of Medicine, avril 2008 et Anelis Kaisera, Sigrid Schmitzd, «On sex/gender related similarities and differences in fMRI language research», US National Library of Medicine, octobre 2009.

en question le système éducatif et ses traitements différenciés)! Ainsi, les compétences des hommes en logique et mathématiques résulteraient d'un plus grand développement de l'hémisphère droit, tandis que l'aptitude des femmes au langage serait associée à leur hémisphère gauche.

La «théorie des deux cerveaux» connaît un grand succès médiatique et commercial dans les années 1970 (et jusqu'à nos jours), or cette théorie n'a jamais été validée par des données expérimentales rigoureuses: il s'agissait essentiellement d'observations issues d'expériences sur des rats, extrapolées à l'humain. «*Il faut toujours demeurer prudent lors de l'interprétation de résultats d'études: une expérience sur des rats ne peut pas être généralisée à l'apprentissage humain.*»: selon une étude de 2006¹², «*ce mythe du cerveau gauche et du cerveau droit ne tient pas compte du fait que les hémisphères cérébraux sont interconnectés et travaillent rarement de façon isolée.*»¹³

« Dans le cerveau, les deux hémisphères communiquent ensemble pendant la plupart des tâches et travaillent en coopération tant qu'ils le peuvent. »¹⁴ - Mercier¹¹ Jean A.

Il n'y a pas de lien entre le sexe et les fonctions cognitives.

« Une majorité de travaux relatant des différences entre les sexes présentent des biais méthodologiques qui résistent mal à une analyse scientifique rigoureuse. »¹⁵

La femme est souvent présentée comme ayant plus d'aptitudes au langage. En 1995, cette affirmation est confortée par une expérience reposant sur la comparaison de l'activité cérébrale de 19 femmes et 19 hommes durant un test de langage¹⁶. Les résultats montrent que les hommes utilisent uniquement l'hémisphère gauche, alors que 11 femmes sur 19 utilisent les deux hémisphères. Un constat suffisant pour que l'équipe de recherche bâtit des conclusions sur l'utilisation optimale du cerveau féminin dans l'exercice du langage... et que cela soit abondamment relayé par les médias. D'autres équipes de recherche ont voulu en savoir plus. Une trentaine d'études comparant des centaines d'hommes et femmes prouvent, en 2008-2009, qu'il n'y a aucune différence statistique dans la répartition des aires du langage.¹⁷

En 1990, une enquête portant sur dix millions d'élèves établit que les garçons sont plus performants que les filles dans la résolution d'un problème

mathématique. On conclut à l'époque que les femmes sont défavorisées génétiquement dans cette matière scolaire. La même étude, réalisée 18 ans plus tard, ne trouve plus aucune différence entre garçons et filles¹⁸. Dans ses conclusions, l'équipe de 1990 avait surestimé l'importance de la génétique et mis de côté le fait que l'être humain est le produit d'une histoire culturelle et sociale. Une autre étude datant de 2008 a démontré l'importance des facteurs environnementaux en constatant que l'écart des performances en mathématiques entre les sexes est lié... à l'index d'émancipation des femmes! Ainsi, en Norvège et en Suède, où l'index est le plus élevé, les écarts de performance sont les plus bas. L'écart de performance en mathématiques est donc tributaire de la culture égalitaire des pays¹⁹.

Le même constat peut être établi en ce qui concerne la capacité des femmes à effectuer plusieurs tâches en même temps. Cette théorie «de la femme multi-tâches» est née en 1982, lorsque des anatomistes ont observé que le faisceau de fibres qui relie les deux hémisphères était plus large chez la femme²⁰. Cette étude, dont la portée médiatique fut énorme, portait sur l'analyse de 20 cerveaux seulement, conservés dans le formol. Les méthodes de mesure ont beaucoup évolué depuis et de nombreux travaux ont montré que cette conclusion était erronée²¹.

«À quel dessein nouveau correspond cette vulgate psychologique qui tente une fois de plus de légitimer par la science des différences socialement construites entre les hommes et les femmes ?»²² - Jacob Irène^B



Le cerveau: 10% d'inné... 90% d'acquis.

«Le cerveau humain est constitué d'environ 100 milliards de neurones, lesquels forment des circuits et communiquent entre eux grâce à des synapses dont le nombre est de l'ordre d'un million de milliards. Or, face à ces chiffres astronomiques, on ne trouve que 20000 gènes dans le cerveau. Cela signifie qu'il n'y a pas assez de gènes pour contrôler la formation des milliards de synapses du cerveau.»²³

Le cerveau d'un nouveau-né compte près de 100 milliards de neurones. Ce stock n'augmentera plus, mais la fabrication du cerveau est loin d'être terminée: seuls 10% des connexions entre les neurones sont formés. Le reste des circuits neuronaux résulte des stimulations de l'environnement interne (hormones, alimentation, maladies...) et externe (apprentissage, interactions sociales, environnement culturel...). En observant les cerveaux de pianistes sur plusieurs années, on a constaté que leur cerveau évoluait en fonction d'une pratique intensive de leur instrument. Ainsi, on observe un épaissement des régions du cerveau spécialisées dans la motricité des doigts, ainsi que dans l'audition et la vision²⁴.

La structure du cerveau des musicien-ne-s varie aussi en fonction de la précocité de la pratique de la musique, comme le montre une étude comparant violonistes et sujets témoins non musiciens²⁵. Il apparaît que la surface du cortex cérébral représentant la main gauche est plus large chez les violonistes. De plus, l'augmentation de surface est plus importante pour l'auriculaire, plus mobilisé que le pouce sur le manche du violon. La représentation de l'auriculaire est d'autant plus étendue que la pratique du violon a commencé entre 5 et 10 ans, c'est-à-dire dans une tranche d'âge où la plasticité cérébrale est très prononcée.

18/ Janet Hyde et al., Universités de Madison et Berkeley, Science, vol 321, 2008.

19/ Luigi Guiso et al., Universités de Florence et de Chicago, Science, vol 320, 2008.

20/ DeLacoste-Utamsing C, Holloway RL, «Sexual dimorphism in the human corpus callosum», Science, 25 juin 1982.

21/ Bishop KM, Wahlsten D, «Sex differences in the human corpus callosum: myth or reality?», Neurosci Biobehav Revue, 21 septembre 1997.

22/ Irène Jacob^B, «Moi Tarzan, toi Jane – critique de la réhabilitation «scientifique» de la différence hommes/femmes», 2011.

23/ Catherine Vidal^B, «Le cerveau, le sexe et l'idéologie dans les neurosciences», L'orientation scolaire et professionnelle, 31 avril 2002.

24/ Christian Gaser, Gottfried Schlaug, «Brain Structures Differ between Musicians and Non-Musicians», The Journal of Neuroscience, 8 octobre 2003, n.elle, 31 avril 2002.

25/ Elbert, T., Pantev, C., Wienbrush, C., «Increased cortical representation of the fingers of the left hand in string players», Science, 270, 1995.

Le processus de plasticité se poursuit aussi chez l'adulte à travers l'expérience et l'apprentissage. Une étude a montré que les zones du cortex qui contrôlent la représentation de l'espace sont plus développées chez les chauffeurs-chauffeuses de taxi, proportionnellement au nombre d'années d'expérience de la conduite²⁶.

Ces études montrent comment l'expérience modifie et structure le fonctionnement cérébral. La notion de plasticité cérébrale est fondamentale: elle montre l'importance de l'acquis sur l'inné dans les différences de performances et de comportements entre les sexes!

« Bien que très anciennes pour la plupart, les rares études ayant conclu à un lien entre le sexe et les fonctions cognitives, restent celles dont on se souvient le plus. Pourquoi? L'une des premières clés de cette anomalie réside dans le fait que leurs conclusions sont en adéquation avec notre conception culturelle du monde. Les femmes manquent dans le domaine de l'aviation? Ne cherchez plus pourquoi, une étude a montré qu'elles n'avaient pas le sens de l'orientation. De plus, les études montrant des différences entre les sexes sont facilement publiables, contrairement à celles qui n'en montrent pas. Les résultats négatifs dans les titres de publications sont très mal vus et ne sont pas toujours considérés comme de vraies avancées. »²⁷ - Lacroix Martin^B

26/ Eleanor A. Maguire, David G. Gadian, Ingrid S. Johnsrude, « Navigation-related structural change in the hippocampi of taxi drivers », P.N.A.S., 2000.

27/ Lacroix Martin^B, « Cerveaux masculin et féminin : quelles différences ? », Dossier de Passeportsanté.net

→ Pour aller plus loin...

Irène Jonas^B
*et les explications « scientifiques »
de la différence hommes/femmes.*

Dans son ouvrage, « Moi Tarzan, toi Jane – critique de la réhabilitation « scientifique » de la différence hommes/femmes » (2011), Irène Jonas^B démonte avec rigueur différentes théories pseudo-scientifiques qui valideraient les différences innées entre les comportements, aptitudes et ressentis des femmes et des hommes, « dans la poursuite d'un

sempiternel objectif: trouver une trace matérielle des différences naturelles entre hommes et femmes et par là, faire l'impasse sur la persistance et la prégnance des inégalités sociales.(...) Les hypothétiques « vérités scientifiques » sur les différences entre les sexes, assénées par les psychologues évolutionnistes prêtent d'emblée à caution, tant les résultats scientifiques obtenus dans le cadre d'études neuro-anatomiques restent à ce jour contradictoires. »



→ Sources de ce chapitre

Banon Patrick, «Il était une fois les filles... mythologie de la différence», Actes Sud, 2011

Berche Patrick, «Les Sortilèges du cerveau: L'histoire inédite de ce qui se passe dans nos têtes», Flammarion, 2015

Blanckaert Claude, «De la race à l'évolution. Paul Broca et l'anthropologie française (1850-1900)», L'Harmattan, coll. «Histoire des sciences humaines», 2009

Changeux Jean-Pierre, «Du vrai, du beau, du bien: Une nouvelle approche neuronale», Odile Jacob, 2008

Cherici Céline, **Dupont** Jean-Claude, «Les Querelles du cerveau. Comment furent inventées les neurosciences», Vuibert, 2008

Collin Françoise, «Le Sexe des sciences: les femmes en plus», Éditions Autrement, 1992

Damasio Antonio, «L'erreur de Descartes: La raison des émotions», Odile Jacob, 2006

Damasio Antonio, «L'autre moi-même: Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions», Odile Jacob, 2010

Houdé O., **Mazoyer** B., **Tzourio-Mazoyer** N. et **Crivello** F., «Cerveau et psychologie: Introduction à l'imagerie cérébrale anatomique et fonctionnelle», Presses Universitaires de France, 2002

Jonas Irène, «Moi Tarzan, toi Jane – critique de la réhabilitation «scientifique» de la différence hommes/femmes», Syllepse, Collection Nouvelles questions féministes, 2011

Karli Pierre, «Le cerveau et la liberté», Odile Jacob, 1995

Kolb B. et **Whishaw**, «Cerveau et comportement (Neurosciences & cognition)», De Boeck Université, 2002

Lacroix Martin, «Cerveaux masculin et féminin: quelles différences?», Dossier de Passeportsanté.net, consulté en juin 2016

Lafortune Stéphanie, **Brault** Foisy Lorie-Marlène, **Masson** Steve, «Méfiez-vous des neuromythes!», in www.associationneuroeducation.org, 2013

Mercer Jean A, «Child Development: Myths and Misunderstandings», Sage Publication Inc. New York, 2013

Moussa Sarga, «L'idée de «race» dans les sciences humaines et la littérature (XVIII^e-XIX^e siècles)», L'Harmattan, 2003

OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques), «Comprendre le cerveau: vers une nouvelle science de l'apprentissage», Éditions de l'OCDE, 2002

Renneville Marc, «Le langage des crânes. Une histoire de la phrénologie», Sanofi-Synthélabo, Coll. «Les Empêcheurs de penser en rond», 2000

Schiller Francis, «Paul Broca explorateur du cerveau», Odile Jacob, 1990

Vidal Catherine, «Le cerveau, le sexe et l'idéologie dans les neurosciences», in «L'orientation scolaire et professionnelle, Construction et affirmation de l'identité chez les filles et les garçons, les femmes et les hommes de notre société», 31/4/2002

Vidal Catherine, «Nos cerveaux, tous pareils tous différents», Belin, coll. Egale à égal, 2015

Vidal Catherine, avec D. **Benoit-Browaey**, «Cerveau, sexe et pouvoir», Belin, 2005

Vidal Catherine, «Féminin/Masculin: mythes et idéologie», Belin, 2006

Vidal Catherine, «Cerveau, sexe et liberté – DVD», éd. Gallimard- CNRS, 2007

«Les Sciences sociales au prisme de l'extrême droite», ouvrage collectif, L'Harmattan, 2008

→ Liens avec d'autres mythes

Mythe 1: «C'est comme ça depuis la préhistoire...»

Mythe 3: «Les femmes et les hommes n'ont pas les mêmes besoins sexuels: c'est la faute aux hormones!»



Mythe 3 :

« Les femmes et les hommes n'ont pas les mêmes besoins sexuels : c'est la faute aux hormones ! »

Les hommes et les femmes n'ont pas la même sexualité.

Ce mythe tend à légitimer :

- la notion de besoins sexuels chez les êtres humains ;
- des différences comportementales, relationnelles, amoureuses entre les hommes et les femmes ;
- la vision de l'homme-prédateur et de la femme-proie (hypersexualité masculine) ;
- les agressions sexuelles (violence conjugale, harcèlement, viol...) et la prostitution ;
- le confinement des femmes à la sphère privée pour leur propre protection (sexisme bienveillant).

Déclinaisons du mythe : les stéréotypes et les assignations au quotidien

- *Les êtres humains ont des besoins sexuels et ont le droit de les assouvir : c'est la nature.*
- *L'être humain est influencé, voire dominé, par ses pulsions, elles-mêmes conditionnées par les hormones.*
- *Les hommes ne pensent qu'à ça ! Les besoins sexuels des hommes sont irrépessibles.*
- *Les femmes ont moins besoin de faire l'amour. Elles doivent être amoureuses pour avoir des relations sexuelles, sauf les putes, les salopes et les nymphomanes...*
- *Une femme ne doit pas provoquer le désir sexuel des hommes, car ils ne peuvent pas se contrôler : cacher la chevelure, ne pas montrer ses jambes, masquer les formes...*

- *Une femme qui se promène en rue, maquillée, en mini-jupe, cherche à provoquer le désir des hommes. Les agressions résultent d'une pulsion sexuelle provoquée, volontairement ou involontairement, par les femmes.*
- *Les femmes se servent du sexe pour obtenir ce qu'elles veulent. Elles mènent les hommes par le bout... du nez. Ce sont les femmes qui ont vraiment le pouvoir.*

Déconstruire le mythe

Questions à se poser :

- Besoin, désir, pulsion... : de quoi s'agit-il ?
- Existe-t-il un besoin sexuel chez les êtres humains ?
- Les hommes ont-ils plus besoin de faire l'amour que les femmes ?
- Quel est l'effet des hormones sur le comportement des hommes et des femmes ?

Besoin, désir, pulsion... : de quoi s'agit-il ?

Le mot « **besoin** » est un vieux mot du 11^e siècle, formé à partir du préfixe germanique « bi- » signifiant « auprès » et du radical « so- » (Dictionnaire étymologique Larousse, Paris, 1971). En 1050, « être bosoin » signifiait donc « être nécessaire ». « *Il s'agit de l'idée de donner des soins, d'être attentif auprès de quelqu'un, un côté maternel, mais aussi dépendance. Dès le 13^e siècle (et cela va rester à peu près stable jusqu'à aujourd'hui), besoin exprime l'idée de nécessité, d'exigence, née de la nature ou de la vie sociale.* »²⁸ **Philippe Brenot**^B

Un détour par un dictionnaire en ligne (Larousse, 2016)

propose ces définitions :

- Exigence née d'un sentiment de manque, de privation de quelque chose qui est nécessaire à la vie organique : Besoin de manger, de dormir.
- Sentiment de privation qui porte à désirer ce dont on croit manquer ; nécessité impérieuse : Besoin de savoir.
- Chose considérée comme nécessaire à l'existence : Le cinéma est devenu chez lui un besoin.

^{28/} « Existe-t-il un besoin sexuel ? », conférence, Nanterre, 12 octobre 2005.

Il est intéressant de comparer leur gradation: on passe d'un manque réel de quelque chose qui met en danger la vie même (manger, dormir) à un ressenti, «un sentiment de privation de ce dont on croit manquer» proche de la notion de «désir» (qui est d'ailleurs évoquée), pour arriver enfin à une chose «considérée comme nécessaire», c'est-à-dire où la valeur accordée dépasse largement la valeur réelle et la question de la nécessité vitale.

Cette confusion entre la privation réelle et le sentiment de privation, entre le manque d'une chose nécessaire et le manque d'une chose estimée comme nécessaire, est un processus à l'œuvre et constamment alimenté dans notre société de consommation.

«Derrière les notions de marché, de libre-échange, de croissance à tout prix, on trouve la nécessité de satisfaire les besoins du consommateur. Ces besoins sont liés aux époques et aux types de société et dans notre société de consommation, ils semblent non seulement en forte croissance, mais quasiment sans limites. Cette notion de «besoins du consommateur» est en fait un amalgame pervers entre les besoins qui sont naturels et nécessaires et les désirs ou envies, plus éphémères, changeants et subjectifs. Pervers, car qu'il nous laisse croire qu'il est impératif de satisfaire ces besoins.»²⁹

Dans le langage courant, comme dans nos comportements ou nos attitudes, la notion de «besoin» (nécessité, souvent objective et consciente, à dominante physiologique) se confond ainsi souvent avec la notion de «désir» (envie, souvent subjective et parfois inconsciente, à dominante psychologique).

Besoin	Désir ou envie
Naturel et nécessaire	Non naturel, éphémère
Objectif	Subjectif
Presque identique d'une société à l'autre	Fortement lié au contexte, société, culture, époque
Les besoins ne sont pas infinis	Les désirs qui peuvent s'appliquer à tout sont infinis
Il fait souffrir jusqu'à ce qu'il soit satisfait. Sa non-satisfaction peut entraîner la mort.	A peine satisfait, il réapparaît.
Dominante physiologique	Dominante psychologique

Source: www.latoupie.org «Alarme citoyens!», consulté en juin 2016.

«Freud, lui-même (...) ne confondait pas désir et besoin. Le besoin, naissant d'une excitation endogène, trouve sa satisfaction par une action adéquate qui procure l'objet manquant (nourriture, par exemple). Le besoin est une tension organique provenant toujours d'un manque et il traduit la nécessité d'un retour à l'équilibre par la satisfaction. Le besoin est d'origine somatique, il cherche sa satisfaction par l'obtention d'un objet spécifique (...). Le désir – un concept-clé de la psychanalyse – ne peut se réduire au besoin, car le désir n'est pas en relation avec un objet réel...»³⁰

- Didelet Serge^B

Et la pulsion? Terme de psychanalyse, la notion de «pulsion» a été théorisée par Sigmund Freud^B au début du 20^e siècle. «Le concept de pulsion nous apparaît comme un concept limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme (...)»³¹ Selon Freud, le corps connaît des excitations qui déclenchent des besoins impérieux et amènent un état de tension. «Freud distingue deux types d'excitations: les excitations externes que le sujet peut fuir ou dont il peut se protéger, les excitations internes auxquelles l'organisme ne peut échapper. Le corps ne peut les fuir et un travail doit les rendre constantes, de telle sorte qu'elles ne soient plus perceptibles.»³² - Nicole Stryckman^B

Pour la psychanalyse, les pulsions, forces incontrôlables, pousseraient donc l'être humain vers l'action à l'insu de son plein gré. À l'état primaire (sauvage, animal), il se laisserait guider par elles, mais en tant qu'être social et civilisé, il a appris à les contrôler. «La conscience est la conséquence du renoncement aux pulsions.», disait Freud. Nos pulsions seraient donc ce qui reste de plus animal en l'être humain.

De nos jours, l'utilisation du terme «pulsion» a largement dépassé le cadre strict de la psychanalyse, pour évoquer toute forme d'élan incontrôlé/incontrôlable qui saisit l'être humain, de «l'achat compulsif» à la pulsion amoureuse... ou criminelle. Utilisation parfois bien commode pour justifier un comportement inapproprié ou dangereux.

29/ www.latoupie.org «Alarme citoyens! Formez vos convictions!» consulté en juin 2016.

30/ «Besoin, désir et demande: un débroussaillage théorique», Praxis 74, Travail social et psychanalyse, juillet 2014.

31/ Freud Sigmund^B, «Pulsions et destins des pulsions», 1915.

32/ «Les pulsions: du point de vue de Freud», Le Bulletin Freudienne, n°35-36, 2000.

Existe-t-il un besoin sexuel chez les êtres humains?

La sexualité est un facteur important de la vie humaine, soumise à d'importantes normes morales, religieuses, légales... L'être humain inscrit sa sexualité dans l'entretien de liens sociaux et affectifs qui dépassent largement le cadre du comportement de reproduction. Ainsi, penser que «le sexe, c'est naturel» est une erreur (discours que tiennent certain-e-s pour refuser l'idée de cours d'éducation sexuelle, puisqu'il n'est pas utile de comprendre les mécanismes d'une chose qui va de soi). En réalité, le sexe est culturel: la sexualité est le fruit d'un apprentissage où les idées reçues ne manquent pas! Il y a donc parfois amalgame entre l'*acte de reproduction*, physiologique et le *comportement sexuel* de l'être humain, où les dimensions affectives, sociales, morales... entrent en jeu.

Si l'on part de la définition d'un besoin comme étant assujéti à des impératifs d'ordre naturel, on ne distingue que peu de besoins chez l'être humain: la faim, la soif, les fonctions d'élimination, le sommeil, la protection contre le froid ou la chaleur. Si l'être humain n'élimine pas, est privé de nourriture ou de sommeil, au bout de quelques jours, voire quelques heures, un problème surgira qui mettra sa vie en danger. Mais si l'être humain n'a pas de relation sexuelle pendant une semaine, un mois, un an, dix ans ou même durant toute sa vie, il ne se passera rien. Sa santé ne sera, à aucun moment, mise en danger. L'abstinence existe, prônée par certaines religions ou croyances, de même que le célibat et le veuvage, sans que cela produise un quelconque dommage corporel... En cela, la relation sexuelle n'est donc pas un besoin pour l'être humain. Par contre, certain-e-s (ce n'est pas une généralité) vont se sentir très frustré-e-s d'un manque de relations sexuelles. Il s'agit dans ce cas de frustration et non de besoin, distinction fondamentale.

«Le sexe est-il un besoin? Je dis non. Il a été ainsi défini dans une période de machisme et de domination masculine pour imposer le désir masculin aux femmes, de façon impérative. Et la domination masculine n'est toujours pas terminée.»³³

Philippe Brenot^B, psychiatre, anthropologue et sexologue, évoque régulièrement la notion de «besoin sexuel de l'être humain», souvent qualifiée aussi «d'instinct sexuel»... pour la démonter. *«Freud a beaucoup parlé d'instinct, de pulsion, de besoin, mais ce que nous savons aujourd'hui de l'instinct est très loin de ce qu'il disait. Freud était certainement juste en 1905, mais il ne l'est plus forcément aujourd'hui. (...) La neurobiologie, par*

*exemple, nous dit que l'instinct sexuel n'existe pas. En effet, il n'y a pas vraiment d'instinct de reproduction, pas de gènes qui dirigent une telle pulsion, mais une conformité anatomique et des processus de renforcement, qui permettent que le coït s'accomplisse et que se reproduise l'espèce. Mais pas d'instinct au sens premier du terme, qui se réaliserait par un acte obligatoire. (...) S'il existait un instinct, tous les individus s'accoupleraient.»*³⁴

Les hommes ont-ils plus besoin de faire l'amour que les femmes?

Évoquer l'existence d'un besoin sexuel chez l'être humain cache généralement une sous-affirmation, largement admise par l'opinion publique, répandue dans les médias et relayée par diverses études pseudo-scientifiques: les hommes ont plus besoin d'avoir des relations sexuelles que les femmes. Traduction: «Les hommes ne pensent qu'à ça!»

«L'homme est soumis à son besoin sexuel tandis que la femme aurait une plus grande capacité à se contrôler et à dissimuler ses pulsions. Ces pauvres hommes, eux, ne peuvent malheureusement pas se contrôler! (...) Le besoin sexuel a bon dos (...), il permet de justifier des comportements, des opinions...»³⁵

Plusieurs études et recherches récentes remettent en question ce cliché des besoins sexuels actifs de l'homme (en opposition à la sexualité passive de la femme).

Élisa Brune^B constate ainsi que les différences concernant les comportements sexuels sont beaucoup plus importantes au sein d'un groupe de femmes et au sein d'un groupe d'hommes, qu'entre les hommes et les femmes. *«Les pulsions n'appartiennent aucunement à un groupe plutôt qu'à l'autre.»*³⁶

Il ne s'agit donc pas de différence physiologique entre désir masculin et féminin, mais bien de ce qui est culturellement admis et encouragé comme comportements sexuels chez l'homme et la femme dans notre société.

^{33/} Philippe Brenot^B «Existe-t-il un besoin sexuel?», conférence, Nanterre, 12 octobre 2005.

^{34/} Idem.

^{35/} Idem.

^{36/} Élisa Brune^B, citée dans Causette 55, avril 2015.

«Il est clair que notre société valorise chez les hommes une sexualité pulsionnelle, tandis qu'elle sanctionne le même comportement chez les femmes. L'éducation donnée aux femmes en termes de sexualité ne les autorise pas toujours à écouter leurs pulsions et à s'autoriser à la recherche du plaisir. Certaines éprouvent ainsi beaucoup de culpabilité face à leur désir.» - **Sophie Morin^B**, citée dans Causette 55, avril 2015.

Les hommes et les femmes tendraient, consciemment ou inconsciemment, à se conformer à ce qui est attendu d'eux-d'elles par la société, pour répondre aux assignations qui pèsent sur leur sexualité. Ainsi, les hommes auraient tendance à exagérer le nombre de leurs partenaires sexuel le-s, tandis que les femmes auraient tendance à le diminuer. C'est ce qui ressort d'une étude³⁷ de la psychologue américaine **Terry Fisher^B** qui a voulu comprendre l'écart important du nombre de partenaires sexuel-le-s avoué des hommes et des femmes dans les études statistiques. Le constat est que ses étudiant-e-s interrogé-e-s, quel que soit leur sexe, mentent: les filles en minimisant le nombre de leurs partenaires, les garçons en l'exagérant.

En 2014, le journaliste **Daniel Bergner^B** a compilé les dernières études scientifiques autour de la sexualité féminine et est arrivé à une conclusion qui bouscule les clichés: les femmes ont autant, si ce n'est plus, de désir sexuel que les hommes! Il démontre comment les stéréotypes de genre ont modelé la recherche scientifique de façon à ce qu'elle occulte ces désirs féminins. *«Si la société ne s'est pas rendu compte de tout cela avant, c'est parce que les hommes qui la dirigent ne le voulaient pas.»*³⁸

Quel est l'effet des hormones sur le comportement des hommes et des femmes?

Ces études tordent le coup aux théories associant systématiquement production hormonale et désir sexuel, niant dès lors l'influence des normes sociétales sur la construction des comportements sexuels des individus. *«Les hormones sont en effet l'un des éléments de l'équation, mais c'est loin d'être le seul!»* L'image du sexe dans notre culture y est pour beaucoup. *«Le sexe masculin est représenté comme acteur, ce qui place l'homme comme détenteur de la pulsion. Les organes sexuels de la femme ont tou-*

*jours été représentés comme des organes reproducteurs et non comme des organes de plaisir.»*³⁹



^{37/} Fisher Terry^B, «Psychology students lies about sex to match gender expectations», mai 2013.

^{38/} «Que veulent les femmes?», Hugo Dor, 2014.

^{39/} Éliisa Brune^B, citée dans Causette 55, avril 2015.

« Chez les humains, l'organe sexuel le plus important, c'est le cerveau... Ses capacités cognitives confèrent à la sexualité humaine des dimensions multiples qui mettent en jeu la pensée, le langage, les émotions, la mémoire... Le désir sexuel d'abord est le fruit d'une construction mentale qui varie selon la vie psychique et les événements de la vie. Rien à voir avec un simple réflexe déclenché par la testostérone. »⁴⁰

Une hormone est une substance sécrétée par une glande endocrine, agissant à distance et par voie sanguine sur des récepteurs spécifiques: elle transmet un message sous forme chimique dans l'organisme. Les hormones mâles sont regroupées sous le terme d'androgènes, dont la testostérone produite par les testicules. Parmi les hormones femelles figurent les œstrogènes et la progestérone, secrétées par les ovaires. Les testicules et les ovaires se sont différenciés dans la vie intra-utérine sous l'action de gènes portés par les chromosomes sexuels. Cependant, les hommes et les femmes possèdent chacun-e des hormones mâles et femelles: c'est leur taux qui fait la différence entre les deux sexes!

*« À 20 ans, le taux moyen de testostérone dans le sang d'un homme est de 3 à 8 nmol/l, et de 0,1 à 0,9 pour une femme. Ce profil hormonal est si spécifique qu'il constitue, depuis 2011, le critère retenu par les instances sportives pour déterminer quelle athlète est autorisé-e à courir dans une compétition féminine ou pas. En d'autres termes, le taux de testostérone définit également une frontière entre homme et femme. »*⁴¹

L'action des hormones est souvent évoquée pour expliquer d'éventuelles différences entre les comportements hommes-femmes. Ceci peut s'expliquer par l'effet qu'ont les androgènes, les œstrogènes et la progestérone sur l'apparence et le maintien des caractéristiques sexuelles secondaires masculines et féminines. Un raccourci, inapproprié, est ainsi fait entre apparence et comportement attendu.

40/ The Conversation, « La fabrique des filles et des garçons : hormones, attention aux interprétations », 23 décembre 2015.

41/ Science&Vie^b, Dossier « Homme & Femme, les vraies différences », 18, janvier-février-mars 2016.

42/ The Conversation, « La fabrique des filles et des garçons : hormones, attention aux interprétations », 23 décembre 2015.

43/ Idem.

44/ Van Anders^b Sari, Steiger Jeffrey, Goldey Katherine, « Effects of gendered behavior on testosterone in women and men », Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America (PNAS), University of Wisconsin, 28 septembre 2015.

La testostérone est souvent pointée comme un facteur explicatif de certaines attitudes associées au genre masculin: force, compétitivité, agressivité, manque d'empathie... Des études récentes viennent battre en brèche ces idées reçues.

*« Parmi les hormones censées guider nos comportements, la testostérone a une place de choix. C'est elle qui rendrait les hommes dragueurs, compétitifs, égoïstes, coléreux et violents. La testostérone a sans conteste des effets sur le corps, en agissant sur le volume et la force musculaire. Mais quant à son action sur le cerveau et les comportements, on est loin d'un consensus scientifique. Dans la population générale d'hommes adultes en bonne santé, il n'y a pas de relation statistiquement significative entre le désir sexuel et la concentration de testostérone dans le sang. »*⁴²

Quant au rôle de la testostérone dans l'agressivité et la violence, des enquêtes réalisées chez des garçons adolescents de 13-16 ans montrent que la concentration de testostérone dans le sang n'est pas associée à des comportements agressifs ou de prise de risque.

« Chez les hommes auteurs d'actes de délinquance, le taux de testostérone n'est pas corrélé avec le degré de violence des comportements. En revanche, une corrélation forte est observée avec les facteurs sociaux, tels que le niveau d'éducation et le milieu socio-économique. »⁴³

Une autre étude⁴⁴ d'une équipe interdisciplinaire américaine montre une relation inversée entre le comportement et la production de testostérone! Plutôt que de hauts niveaux de testostérone engendrant des comportements considérés comme masculins, ce serait le fait d'adopter un comportement agressif ou de pouvoir qui ferait grimper le niveau de cette hormone! Des comédien-ne-s des deux sexes ont été invité-e-s à jouer un acte de pouvoir (un licenciement abusif). En mesurant le taux de testostérone avant et après la performance, le constat a été qu'il était plus élevé après l'acte de pouvoir, même fictif, et ce chez les deux sexes. Une seconde expérience a eu lieu avec les mêmes comédien-ne-s, à qui il a été demandé, indépendamment de leur sexe, de jouer la scène deux fois, en adoptant des attitudes corporelles dites masculines, puis des attitudes corporelles dites féminines. Le résultat n'a pas changé: c'est l'acte de pouvoir en tant que tel qui fait la différence! *« Les pressions culturelles poussant les hommes à exercer une autorité, à prendre des décisions, à avoir du pouvoir et les femmes à éviter de le faire, pourraient ainsi expliquer pourquoi les niveaux de testostérone tendent à être plus élevés chez les hommes que chez les femmes. »*

La manière dont on adopte des comportements définis comme féminins ou masculins contribuerait ainsi aux différences hormonales entre les sexes. «Cela vient s'ajouter aux preuves, de plus en plus nombreuses, indiquant que le genre et le sexe, la culture et la nature, sont des catégories plus perméables qu'on ne le dit généralement.»⁴⁵

«Toute la stimulation des hormones, notamment la testostérone, démarre au niveau du système nerveux central. L'hypothalamus, qui est le centre des neurones activant les hormones de la reproduction, est la cible d'afférences extrêmement nombreuses qui viennent du cortex. Que la testostérone soit influencée par un comportement, ou par la société qui induit ou inhibe ce comportement, est donc complètement plausible sur le plan biologique. Car tout le contrôle se fait au niveau du cerveau, qui intègre toutes sortes d'éléments dans le processus; ce n'est pas un organe déconnecté de la réalité.»⁴⁶



45/ Van Anders^B Sari, Steiger Jeffrey, Goldey Katherine, « Effects of gendered behavior on testosterone in women and men », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America* (PNAS), University of Wisconsin, 28 septembre 2015.

46/ François Pralong, neuro-endocrinologue, *Le Temps* (Suisse), « Comment la testostérone vient aux hommes (et aux femmes aussi) », 20 novembre 2015.

→ Pour aller plus loin...

Thomas Laqueur^B *et la fabrique du sexe.*

Dans «La fabrique du sexe - Essai sur le corps et le genre en Occident» (1992), Laqueur propose une lecture historique des notions de sexe biologique (sexe) et de sexe social (genre). Au départ d'écrits de médecins et philosophes de l'Antiquité au début du 20^e siècle, son travail réside dans l'utilisation d'une grille d'analyse reposant sur le postulat de deux modèles conceptuels: le modèle du *sexe unique* et le modèle des *deux sexes*. Aristote dès l'Antiquité, par la définition de l'ordre des êtres, Galien ensuite, par la définition du corpus anatomique, fondent le modèle du sexe unique qui sera dominant jusqu'au 18^e siècle et dans lequel le genre définit le sexe (le comportement définit le biologique). Au 18^e et surtout au 19^e siècles, avec les sciences biologiques et médicales qui se développent, émerge le modèle des deux sexes, dans lequel, au contraire du premier, le sexe définit le genre (le biologique prescrit le comportement). Les différences corporelles qui n'étaient pas perçues comme importantes deviennent significatives: parce que, au niveau de la physiologie,

femmes et hommes sont incommensurablement différents, les genres définissent dès lors qualités, vertus et rôles selon des fondements biologiques.

L'histoire de la sexualité selon Foucault^B.

Les trois volumes de l'«Histoire de la sexualité» de Michel Foucault^B interrogent abondamment la notion de sexualité et son évolution dans le temps au regard des faits sociaux, économiques et politiques, en s'attachant davantage aux discours qu'aux pratiques. Foucault évoque par exemple la notion de pouvoir. La plupart du temps, celle-ci renvoie à une instance juridique visant à interdire, censurer ou plus généralement ordonner et régler les comportements liés à la sexualité. Foucault lui préfère une conception plus large d'un pouvoir omniprésent lié à des processus économiques, des rapports de connaissance et des relations sexuelles et qui se caractérise par «*la multiplicité des rapports de force qui sont immanents au domaine où ils s'exercent, et sont constitutifs de leur organisation...*». La sexualité serait un domaine où les relations de pouvoir s'exerceraient pleinement et Foucault définit ce qu'il nomme

«le dispositif de sexualité», fondé sur quatre processus stratégiques (de pouvoir et de savoir): hystérisation ou sexualisation du corps de la femme, pédagogisation ou sur-

→ Sources de ce chapitre

Bajos Nathalie, **Bozon** Michel, «Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé», La Découverte, 2008

Belotti Elena Gianini, «Du côté des petites filles», Éditions des Femmes, 1973

Bergner Daniel, «Que veulent les femmes?», Hugo Dor, 2014

Bourdieu Pierre, «La domination masculine», Le Seuil, 1998

Brenot Philippe, «Le Dictionnaire de la sexualité humaine», L'Esprit du Temps, 2004

Brenot Philippe, «Qu'est-ce que la sexologie?», Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 2012

Brenot Philippe, «Les Hommes, le sexe et l'amour», Ed. Les Arènes, 2011

Brenot Philippe, «Les Femmes, le sexe et l'amour», Ed. Les Arènes, 2012

Brune Élixa, «La révolution du plaisir féminin», Odile Jacob, 2012

Causette, «Les pulsions ont-elles un sexe?», dossier coordonné par Clarence Edgard-Rosa, 55, avril 2015

Chaperon Sylvie, «La médecine du sexe et les femmes. Anthologie des perversions féminines au XIX^e siècle», La Musardine, 2008

David-Ménard Monique, «Les pulsions caractérisées par leurs destins: Freud s'éloigne-t-il du concept philosophique de Trieb?», Revue germanique internationale, 2002

veillance de la sexualité de l'enfant, socialisation des conduites procréatrices et psychiatisation des plaisirs pervers...

Didelet Serge, «Besoin, désir et demande: un débroussaillage théorique», Praxis 74, Travail social et psychanalyse, 2014

Dolto Françoise, «Les étapes majeures de l'enfance», Gallimard, 1994

Dolto Françoise, «Sexualité féminine», Scarabée/A. M. Métaillé, 1982

Dorlin Elsa, «Sexe, genre et sexualités», Presses Universitaires de France, 2008

Ducret Diane, «La chair interdite», Albin Michel, 2014

Fausto-Sterling Anne, «Les cinq sexes», Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 2013

Fisher Terry, «Psychology students lies about sex to match gender expectations», Sciences 2.0, 05/2013

Foucault Michel, «Histoire de la sexualité», trois volumes, Gallimard, 1976-1984

Freud Sigmund, «Trois essais sur la théorie sexuelle (1905)», Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 2010

Freud Sigmund, «Au-delà du principe de plaisir (1920)», Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 2010

Freud Sigmund, «Les pulsions et leurs destins (1915)», in Métapsychologie, Gallimard, 1952

Humphreys Derek, «Quelques pas vers un langage de l'affect. L'environnement sensoriel dans l'advenue du langage chez un enfant autiste», Perspectives Psy, 54, 2015

Institoris Henri, **Sprenger** Jacques, «Le marteau des sorcières», Jérôme Millon, 2015

Laqueur Thomas, «La fabrique du sexe - Essai sur le corps et le genre en Occident», Gallimard, 1992

Morale Laïque, «Sexe et genre féminin: tentative d'analyse anthropologique», 154, 2007

Morin Sophie, www.sophiesexologue.com

Rossiaud Jacques, «La sexualité au Moyen-Âge», Jean-Paul Gisserot, 2012

Science&Vie, Dossier «Homme & Femme, les vraies différences», 18, janvier-février-mars 2016

Stryckman Nicole, «Les pulsions: du point de vue de Freud», Le Bulletin Freudienne n°35-36, 2000

Van Anders Sari, **Steiger** Jeffrey, **Goldey** Katherine, «Effects of gendered behavior on testosterone in women and men», Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America (PNAS), vol.112 n°45, University of Wisconsin, 28/09/2015

→ Sites

www.sophiesexologue.com

www.latoupie.org «Alarme citoyens! Formez vos convictions!»

www.praxis74.com

Blog «Liberté, Égalité, Sexualité», LeMonde.fr

→ Liens avec d'autres mythes:

Mythe 2: «Les hommes et les femmes n'ont pas le même cerveau: c'est normal qu'on ne réagisse pas pareil!»

Mythe 4: «Les femmes sont faites pour avoir des enfants et aiment s'en occuper: c'est l'instinct maternel.»

Mythe 4:

« Les femmes sont faites pour avoir des enfants et aiment s'en occuper: c'est l'instinct maternel. »



Les hommes et les femmes ne sont pas destiné-e-s aux mêmes rôles parentaux.

Ce mythe tend à légitimer:

- l'existence d'un instinct maternel chez les êtres humains;
- la nécessité pour les femmes de devenir mères;
- des différences comportementales et relationnelles entre les hommes et les femmes dans leurs rôles de parents;
- le fait que les femmes soient les plus compétentes pour s'occuper des enfants, dans la sphère privée comme dans la sphère publique (études et professions liées à l'éducation, aux soins..);
- le fait que les hommes ne soient pas capables de s'occuper des (jeunes) enfants;
- l'aspect contre nature, voire immoral, de la contraception, de l'avortement...

Déclinaisons du mythe: les stéréotypes et les assignations au quotidien

- *Les femmes ont toutes le désir d'avoir des enfants... Si ce n'est pas le cas, c'est anormal, pathologique, ou bien la femme est égoïste ou carriériste.*
- *Les femmes sont en recherche d'un futur père plus que d'un conjoint.*
- *Pour être une vraie femme, il faut être une mère. La maternité est l'accomplissement de la vie d'une femme.*
- *Pour les hommes, c'est moins grave de ne pas avoir d'enfant. Les hommes n'ont pas particulièrement besoin ou envie de devenir pères.*
- *Une mère est plus compétente qu'un père pour s'occuper des enfants, particulièrement des jeunes enfants.*
- *Les femmes savent d'instinct s'occuper des enfants (et les aiment), mieux que les hommes.*
- *Les hommes sont plus enclin à faire du mal aux enfants.*
- *Un homme qui souhaite/aime s'occuper d'enfants (surtout jeunes), ce n'est pas normal, voire c'est suspect.*

Déconstruire le mythe

Questions à se poser :

- Existe-t-il un instinct maternel chez les êtres humains ?
- Quelle est l'évolution de la notion de « maternité » ?

Existe-t-il un instinct maternel chez les êtres humains ?

Au 19^e siècle, avec d'autres scientifiques, **Charles Darwin** exprime, suite à ses observations du monde animal, la conviction de l'existence d'un instinct de protection des mères vis-à-vis de leur progéniture.

«Lorsqu'on lit les exemples touchants d'affection maternelle, rapportés si souvent au sujet des femmes de toutes les nations et des femelles de tous les animaux, comment douter que le mobile de l'action ne soit le même dans les deux cas?» Darwin évoque le chagrin des guenons lorsqu'elles perdent leur bébé ou le zèle qu'elles mettent parfois dans l'adoption de petits singes orphelins : *«Une femelle babouin avait un cœur si grand qu'elle adoptait non seulement les jeunes singes d'autres espèces, mais volait aussi de jeunes chiens et chats, qu'elle emportait partout avec elle»*⁴⁷

Comparant les comportements des mères de nombreuses espèces, Darwin en conclut que l'affection maternelle fait partie des instincts sociaux les plus puissants et qu'elle pousse les mères, tant animales qu'humaines, à nourrir, laver, consoler et défendre leurs petits.

Cette théorie de l'instinct maternel connaît un grand succès, à une époque où le thème de la « dépopulation » devient une préoccupation récurrente des responsables politiques européens. En France, sous la III^e République (1870-1940), certains parlementaires réclament, par exemple, une protection de la maternité et des associations de femmes revendiquent des mesures en faveur des mères, tandis que de nombreux manuels de piété destinés aux femmes chrétiennes évoquent leurs « missions sociales », dont la maternité⁴⁸.

47/ Charles Darwin, « L'Expression des émotions chez l'homme et les animaux », 1872.

48/ Cova Anne^B, « Où en est l'histoire de la maternité ? », Clio. Histoire, femmes et sociétés, 21, 2005.

49/ Kinsley C. Lambert K, « L'instinct maternel niché dans le cerveau », Pour la science, 340, février 2006.

50/ Blaffer Hrdy Sarah^B, « Les Instincts maternels », Payot, 2004.

51/ Badinter Elisabeth^B, « Le conflit. La femme et la mère », Flammarion, 2010.

Voici donc planté le décor historique et politique de la naissance de l'expression « instinct maternel ». Mais au-delà de ces éléments contextuels, la question demeure : existe-t-il des incitants physiologiques pour que la mère humaine s'occupe de son enfant ?

Pour certain-e-s, l'apparition d'une forme d'amour maternel dépendrait des concentrations d'hormones durant la grossesse et après la naissance⁴⁹. C'est le propos de la primatologue américaine **Sarah Blaffer Hrdy^B** : son livre *«Mother Nature. A History of Mothers, Infants and Natural Selection»* (1999) connaît un grand retentissement médiatique à la fin du 20^e siècle et contribue à répandre, à l'époque, la théorie de l'importance du rôle des instincts dans les comportements maternels humains. Sarah Blaffer Hrdy^B est sociobiologiste (la sociobiologie attribue les comportements sociaux à certains dispositifs biologiques des espèces animales, y compris pour l'être humain) et, comme Charles Darwin, ses théories sont basées sur *l'éthologie*, c'est-à-dire la science des comportements des espèces animales. Comparant les comportements maternels des rongeurs, des primates et des femmes, elle affirme dans son ouvrage qu'il existe des dispositifs biologiques intrinsèques qui participent de l'attachement d'une mère à son petit. Elle évoque l'existence, chez les mammifères, d'une zone spécifique du cerveau située dans l'hypothalamus, qui stimulerait les *comportements d'élevage*. Cette zone cérébrale est sous la dépendance d'une famille de gènes appelés « C-Fos ». C'est l'odeur des petits qui en déclencherait l'activation, participant à la production d'hormones stimulant la réaction maternelle. Un autre mécanisme déclencheur du comportement maternel proviendrait de *la prolactine*, hormone qui produit la lactation. La montée de lait déclencherait chez les jeunes mères des envies maternantes.⁵⁰

*«Les années soixante-dix virent se placer la pédiatrie américaine à l'avant-garde de ce mouvement qui continue encore aujourd'hui à faire des adeptes en Europe. Ils s'appuyèrent principalement sur l'éthologie pour rappeler aux femmes qu'elles étaient des mammifères comme les autres, dotées des mêmes hormones du maternage : l'ocytocine et la prolactine. En conséquence, (...), elles doivent nouer avec leur bébé un lien (...) par l'action d'un processus neuro-biologico-chimique. Si tel n'est pas le cas, il faut s'en prendre à l'environnement ou s'inquiéter de déviations psychopathologiques.»*⁵¹ - Elisabeth Badinter^B

Hormones, odeurs, gènes... ces dispositifs biologiques, censés inciter les mères à s'occuper de leurs petits, ne suffisent pourtant pas à faire de toutes les jeunes femmes des mères attentionnées. Sarah Blaffer Hrdy^B définit dès lors l'amour maternel comme un alliage complexe de facteurs biologiques et de mécanismes de construction sociale, se démarquant en cela du courant sociobiologiste «pur». Elle note ainsi que certaines mères sont négligentes, distantes ou maltraitantes à l'égard de leurs petits. La chercheuse a été l'une des premières à montrer l'importance de l'infanticide dans le monde animal: souris, écureuils, ours ou loups peuvent tuer leur progéniture et il s'agit souvent de mères opérant un choix dans leur portée, abandonnant ou dévorant certains de leurs petits.

Dans les sociétés humaines aussi, la réalité de l'infanticide remet en cause l'idée d'un instinct maternel irrépressible. «Dans beaucoup de sociétés, il s'agit d'une pratique courante lorsque l'enfant est handicapé, qu'il n'y a pas de moyen de contraception ou encore faute des ressources nécessaires pour s'occuper d'un enfant. Les infanticides ont été décrits autant chez les Yanomamis du Brésil que chez les Kungs d'Afrique du Sud. On sait également que dans l'Antiquité, tout comme en Asie aujourd'hui, l'infanticide des petites filles a été pratiqué de façon sans doute massive.»⁵²

«Bien que Sarah Blaffer Hrdy^B reconnaisse l'influence du contexte social, économique, historique... sur le sentiment maternel, rien de tout cela n'invalide à ses yeux la notion d'instinct. L'amour maternel a une base biologique incontournable: la prolactine, l'hormone de l'allaitement. C'est l'allaitement et la proximité qu'il implique qui forgent des liens puissants entre la mère et son enfant.»⁵³ - Elisabeth Badinter^B

Mais si l'allaitement est l'élément déclencheur de l'amour maternel, qu'en est-il des mères qui n'allaitent pas ou peu? Sont-elles de mauvaises mères en devenir? Leur enfant souffrira-t-il de carences affectives? Et, d'un autre côté, comment expliquer le manque d'attachement ressenti par certaines jeunes mères, pourtant allaitantes, vis-à-vis de leur nouveau né, ainsi que les comportements de maltraitance?

Une anthropologue, une psychologue, une neurobiologiste et une psychanalyste confirment à l'unanimité: l'instinct maternel n'existe pas. Il y a non seulement confusion de langage entre «instinct maternel» (primaire, animal, irrépressible...) et «amour maternel» (ressenti, psychique, personnel...),

mais même l'amour maternel n'a rien d'inné, d'intemporel ou d'universel: il se construit, ou non, selon l'histoire de chaque femme.

Françoise Héritier^B: L'amour maternel est une construction mentale et sociale.⁵⁴

«Le terme *instinct*, au sens strict, suppose que l'on soit conduit, malgré soi, à un certain type de comportements qui seraient liés à notre espèce. Cela est valable pour les animaux, mais ne l'est pas pour l'espèce humaine. Parce que l'homme est doté d'une conscience, d'un libre-arbitre, de sentiments... Il s'agit donc de volontés, et non d'instincts. Des volontés qui peuvent d'ailleurs être absentes. Faire un enfant est à la fois le fruit de la volonté de se reproduire, c'est-à-dire de transmettre la vie, et la nécessité (et donc la volonté qui l'accompagne) de protection. (...) Ce qui peut exister, ce sont des constructions idéologiques d'ensemble qui nous poussent à nous conformer à la loi de la reproduction - il n'y a qu'à regarder à quel point on culpabilise les jeunes femmes, et parfois même, les jeunes couples, lorsque ceux-ci tardent à avoir des enfants -. Il y a aussi, chez certaines femmes, un fort sentiment de culpabilité qui peut se développer si celles-ci ont l'impression de ne pas fournir ce qui est attendu d'elles. Mais en aucun cas un instinct maternel qui les pousse à la maternité ou à aimer leurs enfants.»

Maryse Vaillant^B: Le sentiment maternel est le fruit d'une maturation psychique singulière à chaque jeune mère.⁵⁵

«L'expérience clinique, et même la simple observation le montre: l'instinct maternel n'existe pas au sens d'instinct inné inscrit dans les gènes et que toute femme aurait au moment d'accoucher, comme c'est le cas chez les autres mammifères. Comme tout être humain, la jeune mère est travaillée par son inconscient, son histoire de fille, l'histoire de sa mère et celle des femmes de sa famille. Son désir d'enfant est lié à son passé, à sa relation au père -ou au géniteur de l'enfant-, ainsi qu'à ses projections sur l'avenir. Il n'y a rien d'instinctif là-dedans, c'est une maturation psychique singulière à chaque jeune mère.

52/ Dortier Jean-François^B, «Y a-t-il un instinct maternel?», Sciences humaines, 134, janvier 2003.

53/ Badinter Elisabeth^B, «Le conflit. La femme et la mère», Flammarion, 2010.

54/ Héritier Françoise^B, «Masculin-Féminin», Odile Jacob, 2007.

55/ Vaillant Maryse^B, «Être mère, mission impossible?», Albin Michel, 2011.

La notion d'instinct maternel ramène la femme à l'animal, la femelle, elle réduit les femmes à leur fonction de génitrice, niant la singularité du parcours de chacune, niant l'intensité du travail psychique et de l'inconscient. En outre, l'idée d'un instinct inné «naturel» culpabilise celles, très nombreuses, qui n'éprouvent aucune pulsion protectrice et affectueuse envers leur nouveau-né, et qui construisent leur sentiment maternel, parfois dans la difficulté. Même si une femme peut éprouver pour son enfant, dès sa naissance -ou bien avant- l'amour le plus vif, la tendresse la plus absolue, voire la passion la plus totale, l'intensité ou la violence de ses sentiments ne sont pas instinctuels, mais nés de sa singularité la plus personnelle.»

Catherine Vidal^B: Les hormones ne sont pas toutes puissantes!⁵⁶
 «La question de l'instinct maternel est une question propice à l'idéologie. Qu'il existe un instinct maternel chez l'animal, c'est une évidence. Le problème de fond est l'extrapolation à l'humain que l'on voudrait réduire à une machine cérébrale qui obéirait simplement aux hormones. C'est une vision réductionniste qui ignore la dimension psychique et sociale des êtres humains. L'être humain est avant tout diversité et complexité. Son comportement ne peut pas être programmé, parce que son cerveau est unique en son genre: le cortex cérébral de l'homme est bien plus développé que celui de n'importe quel animal, y compris le singe. Voilà pourquoi, grâce à son «libre arbitre», l'Homo sapiens est capable de court-circuiter les programmes instinctifs dépendants des hormones. Tout ce qui relève des instincts chez l'animal est contrôlé chez nous par la culture. L'être humain peut décider de faire la grève de la faim ou de renoncer à la sexualité. (...) Le vécu d'une femme face à son enfant est le produit de son histoire personnelle, et du contexte social, économique, politique dans lequel naît cet enfant.»

Catherine Vanier^B: Il ne faut pas confondre instinct et amour maternel.⁵⁷
 «Chez nous les humains, qui sommes des animaux très dénaturés, la question des instincts passe au second plan, et est totalement remaniée, retravaillée, restructurée par la question du langage, du rapport à l'autre, par l'histoire des sujets. L'instinct maternel est imbriqué dans l'histoire de chaque femme, d'où naîtra, ou non, la possibilité pour elle d'être rapidement en lien avec son bébé. (...) Si une mère éprouve des difficultés à être en lien avec son bébé, il faut qu'elle s'interroge, qu'elle se demande pourquoi, qu'elle visualise les obstacles pour pouvoir les surmonter. Il n'y a pas de mauvaise mère, cela n'existe pas. Il n'y a que des mères empêchées par

leur propre histoire, par ce qui ne s'est pas - ou trop - inscrit chez elles; des mères qui n'y arrivent pas. Les gens confondent instinct maternel et amour maternel. Il faudrait, dans notre société actuelle, que toutes les mères soient forcément bonnes. Parce que cela nous renvoie à l'image de la maternité épanouie, de la Vierge et de l'enfant, du «ne faire qu'un»... Dans une société où tout s'écroule, ou tout n'est que crise, il y a une chose dont on voudrait être sûrs: c'est qu'une mère est forcément tout amour pour son bébé, et vice-versa.»⁵⁸



Quelle est l'évolution de la notion de «maternité»?
 «Que l'enfant soit la fin suprême de la femme, c'est là une affirmation qui a tout juste la valeur d'un slogan publicitaire.»⁵⁹
 - Simone de Beauvoir^B

Le concept de maternité n'est pas naturel: il s'est construit socialement, politiquement, culturellement, idéologiquement, dans notre histoire occidentale, en tant que «mythe social qui servirait à justifier le fonctionnement des sociétés, à organiser une manière de voir le monde et de pousser les individus à se comporter de telle ou telle manière.»⁶⁰

^{56/} Vidal Catherine^B, «Le cerveau évolue-t-il au cours de la vie?», Le Pommier, 2009.

^{57/} Vanier Catherine^B, «Qu'est ce qu'on a fait à Freud pour avoir des enfants pareils?», Flammarion, 2012.

^{58/} Interviews extraites du Dossier «L'instinct maternel existe-t-il vraiment?», Psychologies, juin 2012.

^{59/} Simone de Beauvoir^B, «Le deuxième sexe», Gallimard, 1986.

^{60/} Lesage Sacha^B, «La maternité, hier et aujourd'hui», FAPEO, 2014 6/15.

Pour **Elisabeth Badinter**⁶¹, l'amour maternel est profondément influencé par le poids des cultures⁶¹. Se basant sur différents travaux autour de l'histoire de l'enfance, elle démontre que le concept d'amour maternel est une idée relativement neuve en Occident, datant de la fin du 18^e siècle. Auparavant, du fait du nombre d'enfants qui mouraient en bas âge, des contraintes économiques et du peu de considération que l'on portait aux enfants en général et aux nourrissons en particulier (considérés comme des ébauches d'êtres humains, dépourvus d'intelligence, de sentiments, voire de ressentis), l'attachement à ses enfants n'était pas la norme. Le nombre d'enfants laissés en nourrice, vendus ou abandonnés, prouve que beaucoup de parents (et de mères) n'étaient pas attaché-e-s à leurs enfants.

L'historien **John Boswell**⁶² a rassemblé des données sur les abandons en Europe de la fin de l'Antiquité à la Renaissance⁶². Ces données ont montré que, dans les trois premiers siècles de notre ère à Rome, le taux d'abandon était de l'ordre de 20 à 40% des enfants nés vivants! Plus tard, vers 1640, 22% des enfants baptisés à Florence étaient des enfants abandonnés, tandis qu'en Toscane, ils représentaient 10% des naissances.

«Pratique ancienne et répandue dans de nombreux pays, la mise en nourrice atteint en France, au 19^e siècle, des sommets nulle part égalés en Europe. Une question attenante à la mise en nourrice est celle de l'abandon des enfants, qui concerne en moyenne environ 25000 enfants par an en France, au 19^e siècle: les mères sont urbaines, souvent célibataires, âgées en moyenne d'une vingtaine d'années et, dans près d'un tiers des cas, domestiques. Abandons et mises en nourrices s'amenuisent à la fin du 19^e siècle, pour devenir rares au 20^e siècle. Plus précisément, la mise en nourrice diminue avec la loi Roussel, la pasteurisation du lait et l'augmentation des crèches, mais reste une alternative qui perdure jusqu'au grand déclin, après 1914.»⁶³ - Cova Anne^B

À partir du 18^e siècle, la femme reste subordonnée à l'homme, mais la maternité commence à être valorisée à différents niveaux. Sur le plan biologique, le corps des femmes, «berceau de la vie», devient de plus en plus protégé et surveillé par les médecins. Sur le plan psychologique, l'amour maternel est érigé en valeur universelle indispensable à une société heureuse. Enfin, sur le plan social, la compassion maternelle est extrêmement valorisée: la maternité devient l'un des symboles de la solidarité nationale!

Ainsi, en 1775, l'ouvrage «*Système physique et moral de la femme*» du médecin **Pierre Roussel** connaît un énorme succès⁶⁴. Le système dont il est question consiste à mettre en lien le corps et l'âme de la femme au départ de sa morphologie: c'est le déterminisme biologique dans toute sa puissance démonstrative. L'anatomie féminine est présentée comme faible (petits os spongieux, cage thoracique plus étroite qui autorise moins d'efforts physiques, bassin large qui gêne la marche...): la femme est prédestinée par nature à la passivité et la procréation. Le corps mou se déforme selon les nécessités de la reproduction, le bassin peut contenir le fœtus: «*Tous ces faits prouvent que la destination de la femme est d'avoir des enfants et de les nourrir*»⁶⁵.

«Au cours du 18^e siècle, l'influence de l'Église décline sous l'effet d'une sécularisation générale des idées et des mœurs. La philosophie des Lumières met en question toutes les traditions, toutes les hiérarchies, et s'efforce de penser une nouvelle société: elle investit fortement la maternité, pour la placer au service de l'enfant, avenir du monde. La femme, toujours subordonnée à l'homme, est alors valorisée comme mère. (...) L'amour maternel émerge comme valeur fondamentale de la nouvelle société. (...) La glorification de la maternité s'impose durant tout le 19^e siècle et la première moitié du 20^e. C'est une forme nouvelle, débonnaire, paternaliste, du patriarcat.»⁶⁶ - Yvonne Knibiehler^B

Cette mise en avant du rôle de mère coïncide, comme expliqué précédemment, avec une situation démographique européenne où la dépopulation croissante préoccupe les responsables politiques. En 1896, la publication des résultats du recensement en France montre que le renouvellement des générations n'a pas été assuré depuis 1890. La même année se crée «L'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française», représentant actif du mouvement nataliste, qui marque les débuts d'une

61/ Badinter Elisabeth^B, «L'Amour en plus : histoire de l'amour maternel (17^e au 20^e siècle)», Livre de Poche, 2001.

62/ John Boswell^B («The Abandonment of Children and the Ancient and Medieval Family», The American Historical Review. Vol. 89, Oxford University Press, 1984.

63/ Cova Anne^B, «Où en est l'histoire de la maternité?», Clio. Histoire, femmes et sociétés, 21, 2005.

64/ Pierre Roussel, «Système physique et moral de la femme», 1775.

65/ «L'Encyclopédie» (ou «Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers»), sous la direction de Diderot et D'Alambert, 1751-1772.

66/ Knibiehler Yvonne^B, «Histoire des mères et de la maternité en Occident», PUF, 2012.

action collective en faveur des familles nombreuses. Son fondateur, le statisticien **Jacques Bertillon**, s'entoure d'une équipe exclusivement masculine et «L'Alliance» fonctionne en groupe de pression pour impulser une politique en faveur de la natalité, en bénéficiant de nombreux soutiens parmi les parlementaires français⁶⁷.

Cette période correspond aussi au début de la répression de l'avortement dans plusieurs pays européens. En Belgique, le code pénal de 1867 inscrit l'avortement au rang des «*crimes et délits contre l'ordre des familles et la moralité publique*». La loi sanctionne d'un emprisonnement de deux à cinq ans tant la femme qui y a recours que la personne qui la fait avorter, les peines étant fort aggravées si cette dernière est médecin, sage-femme ou pharmacien-ne⁶⁸. En France, la majorité du corps médical se prononce contre l'avortement et se réjouit lorsque sont promulguées les lois de 1920-1923 qui le condamnent. En Italie, les lois de «*pubblica sicurezza*» (sécurité publique) de 1926 sont destinées à empêcher la propagande en faveur de l'avortement et du contrôle des naissances: l'avortement devient un crime d'État, la vente de contraceptifs est interdite, ainsi que l'éducation sexuelle.⁶⁹

*« Après la Première Guerre Mondiale, pendant laquelle les femmes durent remplacer les hommes sur le marché du travail, l'État s'inquiète de la dépopulation et met en place des politiques de natalité (alors qu'auparavant l'avortement était chose courante, il devient sévèrement sanctionné). Ainsi, l'État commence à franchir les frontières de la vie privée; la famille (...) commence à faire l'objet de décisions politiques. On voit apparaître des encouragements symboliques tels que la fête des mères et la médaille de la famille française; on pousse les femmes à revenir au foyer. »*⁷⁰

Ainsi, au 20^e siècle, l'identité féminine est, dans un premier temps, mise à mal par les propagandes nationalistes qui suivent les deux guerres mondiales: de manière violente par la répression de la contraception et de l'avortement, ou de manière symbolique par l'encouragement à la maternité, comme la fête des mères initiée en 1926. Dans un second temps, le contrôle accru de la procréation et la médicalisation de la grossesse et de l'accouchement vont fortement modifier le rapport des femmes à leur propre corps.



Deux ouvrages vont contribuer à révolutionner la représentation de la maternité au 20^e siècle. Dans «Le deuxième sexe» en 1949, **Simone de Beauvoir**^B dissocie définitivement la femme de la mère. Elle affirme que l'instinct maternel n'existe pas et que la maternité aliène la femme: la femme n'est plus «sujet» de son corps, l'enfant «se fait» en elle. Cette vision révolutionnaire de la maternité provoque de nombreuses polémiques

67/ Cova Anne^B, «Où en est l'histoire de la maternité?», Clio. Histoire, femmes et sociétés, 21, 2005.

68/ Paul Piret, «Une loi entrée dans l'histoire», La Libre Belgique, 3 avril 2010.

69/ Cova Anne^B, «Où en est l'histoire de la maternité?», Clio. Histoire, femmes et sociétés, 21, 2005.

70/ Lesage Sacha^B, «La maternité, hier et aujourd'hui», FAPEO, 2014 6/15.

dans l'opinion publique à l'époque, mais soutient l'action des combats féministes naissants. En 1963, dans «*The Feminine Mystique*» (*La Femme mystifiée*), **Betty Friedan**⁷¹ s'intéresse au sort des mères au foyer et au renfermement sur soi que peut entraîner l'absence d'activité publique: «*déclin de l'autonomie, déperdition du capital culturel, engourdissement de l'esprit d'initiative.*»⁷¹ La fonction maternelle entraînerait dès lors la dégradation des femmes, en tant qu'individus autonomes et pensants. Suite au succès de son livre, Betty Friedan^B est incitée à fonder un mouvement féministe inspiré du modèle de la «National Association for the Advancement of Colored People», une association de lutte contre les discriminations raciales. Elle fonde alors la «National Organization for Women» (*NOW* signifiant aussi *Maintenant*) qui joue un rôle primordial sur la scène politique et culturelle américaine dans les années 1960 et 1970 et influencera les combats féministes européens.

Durant le 20^e siècle, les femmes vont donc peu à peu prendre de la distance avec la maternité. Ne souhaitant plus être considérées comme des corps reproductifs, certaines femmes, sous l'impulsion des mouvements féministes, cassent les représentations classiques de la *bonne mère*. À la fin du 20^e siècle, les femmes obtiennent le droit de disposer de leur corps, avec l'accès à la contraception et la dépénalisation de l'avortement.

La maternité (re)devient un choix. Dès lors, la vision et le vécu de la maternité se modifient... et s'idéalisent: les femmes enceintes attendent toutes «un heureux événement», parce qu'elles sont censées désirer leur enfant et avoir planifié leur grossesse. Et puisque l'enfant qui vient est forcément désiré, il mérite toute l'attention de ses parents, particulièrement de sa mère, estimée plus nécessaire à son bon développement. À la fin du 20^e siècle, pédiatres et psychologues s'entendent pour affirmer que la présence de sa mère auprès de lui est indispensable au développement harmonieux du jeune enfant. La théorie de l'instinct maternel revient en force et la pression du corps médical s'accroît, par exemple vis-à-vis de l'allaitement, qui devient indispensable à la bonne condition physique et psychique du nourrisson.

Un processus de culpabilisation des mères qui travaillent, toujours actif de nos jours, se met en marche. En 1972, paraît le best-seller mondial «*Tout se joue avant 6 ans*» (*How to Parent*) du psychologue américain **Fitzhugh Dodson**. L'auteur, spécialiste de l'éducation, y expose sa convic-

tion de l'importance des premières années dans le développement de la personnalité d'un enfant. Selon lui, le type et la nature des stimulations reçues par un jeune enfant détermineront en grande partie la suite de ses apprentissages. Et qui, mieux que sa mère, serait plus compétent-e pour apporter au jeune enfant les stimulations dont il a besoin? Théorie renforcée par **Thomas Berry Brazelton**, médiatique pédiatre des années 1980-1990, connu de nombreux parents américains grâce à ses ouvrages de vulgarisation, mais surtout grâce à son émission télévisée «*What Every Baby Knows*» (*Ce que tous les bébés savent*), qui affirme ainsi en 1988: «*Si les enfants n'ont pas cela (que la mère reste à la maison près de son enfant durant la première année de sa vie), ils deviendront insupportables à l'école et n'y réussiront jamais; ils rendront tout le monde furieux; ils deviendront plus tard des délinquants et éventuellement des terroristes!*»⁷²

Quant au psychanalyste pour enfants **Bruno Bettelheim**, il répondra en ces termes à la demande de l'éditeur d'Elisabeth Badinter^B d'écrire la préface de son ouvrage «*L'Amour en plus*», en 1981: «*Toute ma vie j'ai travaillé avec des enfants dont la vie avait été détruite parce que leur mère les haïssait (...). La démonstration qu'il n'y a pas d'instinct maternel – bien sûr qu'il n'y en a pas, sinon ils n'auraient pas été si nombreux à avoir besoin de mes services – ne servira qu'à libérer les mères de leur sentiment de culpabilité, seul frein qui permette de sauver certains enfants de la destruction, du suicide, de l'anorexie, etc. Je ne veux pas prêter mon nom à la suppression du dernier rempart offrant à beaucoup d'enfants malheureux une protection contre la destruction.*»⁷³

L'enfant-roi, l'enfant «projet de vie», mérite donc toute l'attention de sa mère. Son bonheur, présent et futur, nécessite qu'elle mette sa carrière professionnelle entre parenthèses pour rester auprès de lui, au moins les premières années de sa vie. L'État met d'ailleurs en place plusieurs dispositifs favorisant la présence de sa mère auprès du jeune enfant (congés parental, d'allaitement, de maternité, travail à temps partiel...).

«*Désormais, parce que la femme a, la plupart du temps, le choix, les attentes que la société a envers elle sont surdimensionnées, mais égale-*

71/ Friedan Betty, «*The Feminine Mystique*» (*La Femme mystifiée*), Gonthier, 1964

72/ Propos tenus dans l'émission du journaliste Bill Moyers «*The world of ideas*», 1988.

73/ Lettre du 7 juillet 1981 adressée à Macmillan Publishing, éditeur américain de «*L'Amour en plus*».

ment naturalisées. Grâce à son instinct maternel, elle se doit de vivre une maternité radieuse, d'être particulièrement attentive à donner de l'amour à ses enfants et de veiller à ce qu'ils aient une personnalité épanouie.»⁷⁴

Au 21^e siècle, bien que les représentations traditionnelles de la maternité aient été mises à mal, les injonctions sur les femmes restent importantes. La maternité, en devenant un projet individuel, davantage choisi et investi, voire idéalisé, fait peser sur les mères d'énormes pressions quant au bonheur de cet enfant qu'elles ont désiré. Cette vision d'une maternité présentée comme l'aboutissement d'une vie de femme est également terriblement culpabilisante pour celles qui ne désirent pas devenir mères. «Tous les choix féminins sont ainsi analysés au regard d'une histoire ambivalente de la maternité, entre soumission et liberté.»⁷⁵

«Notre société occidentale est hyper individualiste et hédoniste. Chaque individu recherche en priorité son épanouissement personnel. La femme a appris à penser «moi d'abord». Mais quand elle décide d'avoir un enfant (...), elle doit inverser la donne, c'est «lui d'abord». Or, depuis trente ans, les devoirs maternels qui n'ont pas cessé de s'alourdir, rendent la situation des mères qui travaillent de plus en plus insoutenable. (...) C'est une réassignation de la place des mères à la maison, considérée comme leur place naturelle.»⁷⁶



74/ Lesage Sacha^B, «La maternité, hier et aujourd'hui», FAPEO, 2014 6/15.

75/ <http://www.womenology.fr/reflexions/lhistoire-de-la-maternite-de-lantiquite-a-nos-jours>

76/ «Elisabeth Badinter contre les tyrans de la maternité», Le Point, n°1951, 2010.

→ Pour aller plus loin...

Nicolas Murcier^B

le loup dans la bergerie.

Nicolas Murcier^B est chercheur en sciences de l'éducation, spécialisé dans l'étude des milieux d'accueil de la petite enfance. Dans ses différentes recherches, il démontre que, malgré les transformations se produisant au sein de la cellule familiale, les représentations sociales du champ de la petite enfance se maintiennent. L'accès des hommes aux professions et aux institutions d'accueil de la petite enfance demeure marginal et complexe. Les pratiques professionnelles dans les métiers de la petite enfance prennent toujours appui sur la répétition de l'expérience maternelle et la «sacralisation» du rôle de la mère dans le développement de l'enfant. Selon Nicolas Murcier^B, l'introduction de professionnels en milieux d'accueil collectif exige une redéfinition des places et des rôles, tant masculins que féminins, auprès des jeunes enfants. Se basant sur de nombreux exemples issus du terrain, il explique que l'arrivée, aussi marginale soit-elle, d'hommes dans les milieux d'accueil de la petite enfance suscite des craintes de la part des professionnelles et de certains parents. Le spectre de la pédophilie est présent dans les

inconscients, mais l'arrivée des professionnels est également souvent perçue comme un risque potentiel de concurrence pour les professionnelles, dans un champ d'action strictement féminin, même s'il est peu reconnu et mal rémunéré!

Françoise Thébaud^B

un regard sur la médicalisation de la maternité.

Historienne française, spécialiste de l'histoire des femmes, cofondatrice en 1995 de la revue «Clio, Femmes, genre, histoire», Françoise Thébaud^B centre le propos de son ouvrage «*Quand nos grand-mères donnaient la vie. La maternité en France dans l'entre-deux-guerres*» sur l'évolution fulgurante de la médicalisation de la maternité en quelques décennies. L'auteure analyse l'action médicale qui entoure la grossesse et l'accouchement, mais aussi le lieu où se déroulent les accouchements: la maternité, en tant qu'institution. Dans une histoire de la mise au monde et de «l'élevage» du tout-petit, elle décrit les évolutions de l'obstétrique et de la puériculture, ainsi que le passage de l'accouchement à la maison vers l'accouchement médicalisé à l'hôpital,

ou encore la professionnalisation du rôle de la sage-femme.

Jean Le Camus^B et la valorisation du rôle du père.

Professeur émérite de psychologie à l'Université de Toulouse, Jean Le Camus^B a créé et animé l'équipe de recherche «Psychologie du jeune enfant», de 1994 à 1998. Depuis une vingtaine d'années, il s'est spécialisé dans l'étude des relations familiales et a publié de nombreux ouvrages. Dans son livre «Un père pour grandir – Essai sur la paternité», Jean Le Camus^B s'applique à défendre ce qu'il appelle «la paternité positive»: répondre «oui» pour un père, c'est agir sans intermédiaire, s'impliquer en tant que parent aux côtés de la mère (et pas en soutien de celle-ci) et assumer le partage des

responsabilités. C'est surtout avoir le souci de l'intérêt supérieur de l'enfant. Cette nouvelle paternité sert aussi les intérêts de la société: ne plus s'accommoder de l'opposition traditionnelle des fonctions parentales - l'amour de la mère / la loi du père - pour aider l'évolution des mentalités: des droits de l'enfant mieux reconnus, l'égalité hommes-femmes mieux respectée, la diversité des configurations familiales mieux reconnue et acceptée. Entre les pères adoptants, les pères séparés ou divorcés, les pères homosexuels, les beaux-pères mis en position de père social... il n'y a plus d'image unique du bon père. Tous sont légitimes et revendiquent les mêmes droits que les mères à l'égard des enfants. «Les mêmes droits et les mêmes devoirs!» souligne Jean Le Camus^B.



→ Sources de ce chapitre

- Ariès** Philippe, **Duby** Georges, «Histoire de la vie privée», 5 tomes, Seuil, 1985-1986-1987
- Ariès** Philippe, «Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e siècle», réédition corrigée de l'ouvrage paru en 1948, Seuil, 1979
- Badinter** Elisabeth, «Le Conflit – la femme et la mère», Flammarion, 2010
- Badinter** Élisabeth, «L'Amour en plus: histoire de l'amour maternel (17^e au 20^e siècle)», Livre de Poche, 2001
- Belotti** Elena Gianini, «Du côté des petites filles», Éditions des Femmes, 1973
- Bergner** Daniel, «Que veulent les femmes?», Hugo Dor, 2014
- Beauvoir** (de) Simone, «Le deuxième sexe», Gallimard, 1986
- Blaffer Hrdy** Sarah, «Les Instincts maternels», Payot, 2004
- Boswell** John, «The Abandonment of Children and the Ancient and Medieval Family», The American Historical Review. Vol. 89, Oxford University Press, 1984
- Bourdieu** Pierre, «La domination masculine», Le Seuil, 1998
- Brune** Élisabeth, «La révolution du plaisir féminin», Odile Jacob, 2012
- Causette**, «En avoir ou pas – Nullipare... et alors!», Dossier, n°56, mai 2015
- Clair** Isabelle, «Sociologie du genre», Armand Colin, 2012
- Couvert** Marie, «Les premiers liens», Éditions Fabert, Yapaka.be, 2011
- Cova** Anne, «Où en est l'histoire de la maternité?», Clio. Histoire, femmes et sociétés, 21, 2005
- Cova** Anne, «Maternité et droits des femmes en France, XIX^e-XX^e siècles», Anthropos-Economica, 1997
- Cova** Anne, «Au service de l'Église, de la patrie et de la famille. Femmes catholiques et maternité sous la III^e République», L'Harmattan, 2000
- De Luca Barrusse** Virginie, «Les familles nombreuses. Une question démographique, un enjeu politique, France 1880-1940», Presses universitaires de Rennes, 2008
- Devienne** Émilie, «Être femme sans être mère», Robert Laffont, 2007
- Dolto** Françoise, «Les étapes majeures de l'enfance», Gallimard, 1994
- Dolto** Françoise, «Sexualité féminine», Scarabée/A. M. Métalié, 1982
- Dorlin** Elsa, «Sexe, genre et sexualités», PUF, 2008
- Dortier** Jean-François, «Y a-t-il un instinct maternel?», Sciences humaines, 134, janvier 2003
- Foucault** Michel, «Histoire de la sexualité», trois volumes, Gallimard, 1976-1984
- Friedan** Betty, «The Feminine Mystique» (La Femme mystifiée), Gonthier, 1964
- Héritier** Françoise, «Masculin-Féminin», Odile Jacob, 2007
- Jonas** Irène, «Moi Tarzan, toi Jane – critique de la réhabilitation «scientifique» de la différence hommes/femmes», Syllepse, 2011
- Knibiehler** Yvonne, «Questions pour les mères», Érès, 2014
- Knibiehler** Yvonne, «Histoire des mères et de la maternité en Occident», PUF, 2012

Knibiehler Yvonne, «Accoucher. Femmes, sages-femmes et médecins depuis le milieu du XX^e siècle», Rennes, Éditions de l'école nationale de la santé publique, 2007

Laqueur Thomas, «La fabrique du sexe - Essai sur le corps et le genre en Occident», Gallimard, 1992

Lebrun Jean-Pierre, «Fonction maternelle, fonction paternelle», Éditions Fabert, Yapaka.be, 2011

Le Camus Jean, «Le rôle du père dans la socialisation du jeune enfant», Érès, 2008

Le Camus Jean, «Quelle place pour le père dans la théorie de l'attachement?», Érès, 2007

Le Camus Jean, «Un père pour grandir - Essai sur la paternité», Robert Laffont, 2011

Lesage Sacha, «La maternité, hier et aujourd'hui», Analyse, FAPEO, 2014

Murcier Nicolas, «La réalité de l'égalité entre les sexes à l'épreuve de la garde des jeunes enfants», Mouvement, 49, 2007

Murcier Nicolas, «Le loup dans la bergerie», Recherches et Prévisions, 80, juin 2005

Thébaud Françoise, «Quand nos grand-mères donnaient la vie. La maternité en France dans l'entre-deux-guerres», Presses universitaires de Lyon, Coll. médecine et société, 1986

Thébaud Françoise, «Écrire l'histoire des femmes et du genre», Lyon, ENS éditions, 2007

Vaillant Maryse, «Être mère, mission impossible?», Albin Michel, 2011

Vaineau Anne-Laure, «L'instinct maternel existe-t-il vraiment?», dossier Psychologies, juin 2012

Van Enis Nicole, «Féminismes pluriels», Éditions Aden, 2012

Vanier Catherine, «Qu'est ce qu'on a fait à Freud pour avoir des enfants pareils?», Flammarion, 2012

Vidal Catherine, «Le cerveau évolue-t-il au cours de la vie?», Le Pommier, 2009

→ Sites

www.psychologies.com

www.scienceshumaines.com

www.clio.revues.org

www.womenology.fr

→ Liens avec d'autres mythes:

Mythe 3: «Les femmes et les hommes n'ont pas les mêmes besoins sexuels: c'est la faute aux hormones!»

Mythe 5: «De toutes façons, les femmes au pouvoir, ça ne marche pas!»



Mythe 5:

« De toutes façons, les femmes au pouvoir, ça ne marche pas! »

Les hommes sont naturellement faits pour diriger, les femmes ne sont pas destinées aux rôles de pouvoir.

Ce mythe tend à légitimer:

- le côté inné d'une autorité qui serait masculine et d'une inconstance qui serait féminine;
- une répartition figée des tâches et rôles entre hommes et femmes;
- la primauté des hommes sur les femmes dans les prises de responsabilités et le pouvoir de décision, que ce soit dans la sphère privée ou dans la sphère publique;
- une moindre présence de femmes aux postes de pouvoir, notamment politiques ou économiques;
- les écarts salariaux et le plafond de verre (freins et accessibilité limitée des femmes aux postes de direction, de prise de décision...).

Déclinaisons du mythe: les stéréotypes et les assignations au quotidien

- *Les sociétés, dans leur stade primitif, étaient matriarcales, mais en évoluant elles sont toutes, naturellement, passées au patriarcat: c'est l'évolution logique de toute société civilisée.*
- *Il existe des variations de formes, mais toutes les sociétés civilisées sont patriarcales, car c'est dans l'ordre des choses.*
- *Les hommes savent prendre des décisions et s'y tenir; les femmes ne savent jamais ce qu'elles veulent, elles sont trop versatiles!*
- *Les hommes sont des leaders-nés; les femmes ont besoin de leur protection et de leurs conseils.*

- *L'homme, c'est la force et l'autorité; la femme, c'est la douceur et le souci des autres.*
- *Les femmes ne sont pas capables d'exercer le pouvoir, ce n'est pas dans leur nature, car elles sont douces et trop empathiques.*

Et son contraire:

- *Les femmes sont par nature tyranniques; chercher à établir plus d'égalité de pouvoir entre les femmes et les hommes, c'est ouvrir la voie à une dictature matriarcale qui serait pire que le patriarcat actuel!*



Déconstruire le mythe

Questions à se poser :

- De quoi parle-t-on lorsqu'on parle de matriarcat ?
- Que sait-on des sociétés organisées selon un modèle non-patriarcal ?
- Quelles conséquences sur les rapports de genre dans ces sociétés ?



77/ Définition Larousse en ligne, www.larousse.fr, consulté en juillet 2016.

78/ Idem. Définition Larousse en ligne, www.larousse.fr, consulté en juillet 2016.

79/ « Glossaire de la parenté », *Revue L'homme*, no 154-155, 2000.

80/ Bachofen Johann Jakob^B, « Le Droit Maternel, recherche sur la gynécocratie de l'Antiquité dans sa nature religieuse et juridique » (1861), trad. Étienne Barilier, Éditions L'Age d'Homme, 1996.

De quoi parle-t-on lorsqu'on parle de matriarcat ?

Le terme de matriarcat est trompeur, car au premier abord, il semble postuler une symétrie avec celui de patriarcat. Dans le dictionnaire, le patriarcat est défini comme une «*forme d'organisation sociale dans laquelle l'homme exerce le pouvoir dans le domaine politique, économique, religieux, ou détient le rôle dominant au sein de la famille, par rapport à la femme*»⁷⁷. Par antonymie, le matriarcat est donc logiquement entendu, dans le langage courant, comme une société dans laquelle l'autorité politique, économique et sociale serait détenue par les femmes. Or, il est intéressant de constater que, si le dictionnaire définit le patriarcat en termes d'exercice du pouvoir et de domination par l'homme, le matriarcat est défini comme un «*fonctionnement familial dans lequel la mère a une influence, une autorité prépondérantes*»⁷⁸.

«Pouvoir» d'un côté, détenu par l'homme par rapport à la femme, tant dans la sphère privée que dans la sphère publique; «influence» de l'autre, détenue par la mère, dans l'unique sphère privée, familiale. Nous sommes donc loin d'un rapport de symétrie dans les concepts. Alors, pourquoi cette confusion de langage et de représentation ?

Le terme de «matriarcat» date du 19^e siècle et désigne initialement un système de parenté *matrilinéaire*, c'est-à-dire un système de filiation dans lequel chacun-e relève du lignage de sa mère. Il n'est donc pas question, à l'origine, d'évoquer un système de domination féminin, qui serait le pendant du patriarcat, système social dominé par l'autorité masculine, symbolisée par la figure du père. Mais, rapidement, le concept de matriarcat est assimilé au patriarcat, pour désigner un type de société où les femmes détiennent les mêmes pouvoirs que les hommes dans les sociétés patriarcales.

*« Il n'existe pas de société humaine connue où le matriarcat, entendu dans ce sens, ait existé. »*⁷⁹

Cette image d'une société entièrement dirigée par des femmes est pourtant bien présente dans notre imaginaire collectif, souvent associée aux sociétés dites «primitives». Elle trouve sa source dans la parution, en 1861, de l'ouvrage «*Le droit maternel*», de **Johann Jacob Bachofen^B**, juriste et sociologue suisse, présenté comme le «théoricien du matriarcat»⁸⁰. Il y développe une thèse qui voudrait qu'il existe, dans toute société humaine,

un stade primitif matriarcal, au sens d'un régime politique dans lequel le pouvoir est exercé uniquement par les femmes (appelé également « gynocratie » ou « gynécocratie »), mais que celui-ci est voué à céder sa place à un stade patriarcal, plus avancé, au cours de l'évolution de la dite société. Johann Jacob Bachofen^B fonde sa théorie sur l'étude de différents mythes de la Grèce Antique (notamment le mythe des Amazones), des témoignages d'**Hérodote** (484-420 avant notre ère) et les cultes athéniens dédiés à la nature (Déméter, déesse de l'agriculture et des moissons, par exemple)... pour affirmer que la société antique grecque a été précédée par des gynécocraties.

Dans une perspective de lecture plus globale de la recherche scientifique, il est nécessaire de toujours prendre en compte le contexte social, historique et culturel dans lequel évoluent les sciences elles-mêmes, comme celles et ceux qui les agissent. Les conclusions de certain-e-s scientifiques nous renseignent parfois davantage sur la réalité propre à leur société et leur temps, que sur la réalité de l'organisation des sociétés étudiées, qu'elles soient passées ou présentes.

Ainsi, l'ouvrage « *Le droit maternel* » est à replacer dans le contexte de sa parution. Au 19^e siècle, l'histoire de l'Antiquité commence en effet à se définir comme science moderne, basée sur l'étude des faits et le raisonnement logique. Johann Jacob Bachofen^B déplore cette conception trop rigoureuse de la recherche et lui oppose une attitude plus intuitive, influencée par le mouvement romantique et la poésie, dans laquelle les rêves et les mythes ont toute leur place et tout leur sens. Son ouvrage ne vise donc pas à s'inscrire dans un processus de recherche historique, au sens où nous l'entendons aujourd'hui... même s'il a été considéré comme tel à son époque.⁸¹



La thèse de Bachofen^B a depuis été réfutée, tant par des historien-ne-s, archéologues ou anthropologues, en raison de son manque d'assise scientifique. Au 20^e siècle, l'historien **Simon Pembroke**^B, par exemple, révèle par un examen contradictoire les faiblesses et les lacunes des témoignages d'auteurs antiques. Il démontre qu'aucune preuve archéologique ou épigraphique ne conforte l'existence de sociétés matriarcales en Grèce antique⁸².

De même, **Emmanuel Todd**^B, historien français travaillant principalement sur les thèmes de la parenté et de la famille, critique « le fantasme de la gynécocratie » de Johann Jacob Bachofen^B et en attribue l'origine à l'idéologie patriarcale de la Grèce Antique, de culture patrilinéaire accentuée: les auteurs grecs de l'époque ne pouvaient voir, dans les régimes plus égalitaires ou indifférenciés, que la marque d'une domination féminine (comme dans le mythe des Amazones) destinée à être renversée par leur propre système social!

*« Nous voyons tout au long du Droit maternel comment fonctionne le fantasme matrilineaire: il se passe de données simples et solides sur le système de parenté ou l'organisation de la vie familiale, pour se jeter dans une interprétation très libre des mythes qui transforme toute manifestation d'autonomie en domination par les femmes. Ce qui rend la confusion possible, c'est l'ignorance d'un fait très simple pour qui a observé la réalité des sociétés matrilineaires du présent: le statut de la femme est en réalité plus élevé dans les systèmes de parenté indifférenciés que dans les sociétés matrilineaires ».*⁸³

Emmanuel Todd^B constate que le régime matrilineaire est le plus souvent une réaction défensive à l'organisation patrilinéaire environnante et ne permet à la femme de conserver un certain statut qu'en perdant beaucoup de l'autonomie « par rapport à ce qu'était sa place dans un monde indifférencié ».⁸⁴

81/ Borgeaud Philippe, Durisch Nicole, Kolde Antje et Sommer Grégoire^B,

« La mythologie du matriarcat: l'atelier de Johann Jakob Bachofen », Droz, Genève, 1999.

82/ Pembroke Simon^B « Women in charge: the function of alternatives in early Greek tradition and the ancient idea of matriarchy », Journal of the Warburg and Courtauld Institutes, 30, 1967.

83/ Todd Emmanuel^B, « L'Origine des système familiaux », Gallimard, 2011.

84/ Todd Emmanuel^B, « L'Origine des système familiaux », Gallimard, 2011.

Autre historien français, spécialiste de la Grèce ancienne, **Pierre Vidal-Naquet**^B réfute lui aussi l'idée que la société antique grecque a été précédée par des gynécocraties, ainsi que l'affirmait Johann Jacob Bachofen^B. Pour lui, les mythes grecs présentant des sociétés où les femmes détiennent le pouvoir, qu'il s'agisse des Amazones ou des cultes de Déméter, avaient pour fonction de présenter une image inversée de la société grecque antique, très excluante pour les femmes, afin de contribuer à légitimer le système en place.⁸⁵

Au-delà de l'ouvrage de Johann Jacob Bachofen^B, la théorie des *sociétés matriarcales* primitives est aussi alimentée par l'hypothèse de l'existence d'une religion centrée sur le culte de la *féminité* et d'une *Déesse-Mère* au Néolithique (vers 9000-3300 avant notre ère). Cette théorie est notamment soutenue par l'archéologue et préhistorienne américaine **Marija Gimbutas**^B: elle s'appuie sur l'analyse des vestiges de très nombreuses statuettes représentant des corps féminins aux caractères sexuels hypertrophiés (hanches, seins, ventre), aussi appelées «Vénus paléolithiques».

À la suite de fouilles archéologiques effectuées en Europe méditerranéenne, Marija Gimbutas^B présente sa thèse d'une civilisation pré-indo-européenne qu'elle appelle «culture préhistorique de la Déesse» et qui aurait existé du début du Paléolithique supérieur (entre 45000 et 10000 ans avant notre ère) jusque vers -3000, quand le patriarcat se serait peu à peu institué pour la remplacer.⁸⁶ Selon Marija Gimbutas^B, il aurait ainsi existé une société européenne primitive, de type matriarcal, articulée autour du culte d'une Déesse-Mère: elle était pacifique, respectait les homosexuel-le-s et favorisait la mise en commun des biens. Marija Gimbutas^B préfère d'ailleurs le terme «matrilocale» pour désigner cette société, car les fouilles révèlent selon elle des données ne correspondant pas avec ce qu'on entend généralement par «matriarcat» (en référence à une gynécocratie). Les tribus des Kourganés (peuples des steppes d'Asie centrale) auraient, en migrant vers l'Europe méditerranéenne, imposé aux populations matriarcales indigènes un système hiérarchique guerrier: la culture patriarcale de l'Âge du Bronze aurait ainsi supplanté la société matrilocale primitive.

La théorie de Marija Gimbutas^B connaît, à la parution de ses livres, autant de louanges que de critiques. L'archéologue **Andrew Fleming**^B critique ainsi son interprétation «trop libre» du symbolisme ornemental des statuettes préhistoriques retrouvées: les spirales, cercles et points

marqués sur la pierre polie ne seraient pas des symboles d'yeux, plusieurs figurines seraient asexuées, contrairement aux affirmations de Marija Gimbutas^B. Andrew Fleming^B rejette aussi l'identification de certaines figurines féminines à des effigies de déesse.⁸⁷ Certain-e-s archéologues et anthropologues reprochent à Marija Gimbutas^B d'avoir focalisé ses recherches sur l'interprétation des statuettes et d'avoir mis de côté l'analyse des viatiques (en archéologie, le viatique est l'ensemble des objets associés aux pratiques funéraires) trouvés dans les tombes. D'autres encore mettent en cause l'analyse exclusive qu'elle fait des figurines féminines, car les fouilles ont aussi révélé quantité de figurines masculines ou asexuées sur les mêmes sites. **Peter Ucko**^B estime, lui, que les idoles de fertilité de Marija Gimbutas^B sont de simples poupées et jouets du Néolithique...

Selon le préhistorien **Alain Testart**^B, rien, dans ce qui a été découvert sur les sites de fouilles, ne permet de tirer de conclusions ni sur la place des femmes dans ces sociétés primitives, ni sur un éventuel culte d'une Déesse-Mère. Ni les tombes, ni les plans de villages, ni les vestiges, ne donnent d'éléments fiables à ce sujet. Il n'y a non plus aucune certitude quant à savoir si ce sont des femmes ou des hommes qui ont réalisé les statuettes, ni quelles étaient leurs fonctions. À ce stade, les scientifiques ne peuvent donc que formuler des hypothèses, qui différeront en fonction de l'interprétation donnée par chacun-e.⁸⁸

«Les seuls exemples que l'on a (des sociétés matriarcales) sont mythiques. Des sociétés où le pouvoir serait entre les mains des femmes avec des hommes dominés n'existent pas et n'ont jamais existé. (...) Il n'y a pas de sociétés matriarcales, parce que le modèle archaïque dominant sur toute la planète est en place dès le départ. Dès que l'homme a conscience d'exister, que son cerveau commence à fonctionner, qu'il cherche à donner du sens, le modèle s'installe, en réponse nécessaire aux questions posées (...). La société

85/ Vidal-Naquet Pierre^B, «Esclavage et gynécocratie dans la tradition, le mythe, l'utopie» in «Le chasseur Noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec», Paris, 1991.

86/ Gimbutas Marija^B, «Dieux et déesses de l'Europe préhistorique» (The Goddesses and Gods of Old Europe), Thames and Hudson, 1974.

87/ Andrew Fleming^B, «The Myth of the Mother Goddess» in World Archaeology, 1969.

88/ Alain Testart^B, «La déesse et la grain. Trois essais sur les religions néolithiques», Errance, Coll. des Hespérides, 2010.

des Amazones telle qu'elle est présentée ne relève que du mythe horrifié des Grecs.»⁸⁹ - **Françoise Héritier**^B

La seule certitude est qu'il n'y a aucune preuve scientifique, à ce jour, que des sociétés dans lesquelles les femmes détenaient tout le pouvoir, à la fois dans leur famille et dans les autres institutions sociales, aient jamais existé.

«*Matriarcat - Gynécocratie: situation, dont il n'existe pas d'exemples attestés, où l'autorité est exercée exclusivement ou principalement, par les femmes*».⁹⁰

Il est intéressant de noter que la théorie du «matriarcat originel» a été instrumentalisée par des courants politiques très différents, ce qui tend à expliquer qu'elle ait perduré dans l'imaginaire collectif via les médias et ce, malgré son manque de crédibilité. Depuis la publication de l'ouvrage de Johann Jacob Bachofen^B jusqu'à aujourd'hui, cette théorie a notamment servi d'inspiration pour dénoncer les dérives du progrès et de la technique, Bachofen^B lui-même étant un pourfendeur de certains aspects de la modernité: son organisation économique capitaliste, son industrialisation et son rationalisme exacerbé.

À sa suite, d'autres auteur-e-s conservateurs-conservatrices (d'influence socialiste comme libérale) prônent le «retour» à une forme de matriarcat fantasmé. Des féministes essentialistes s'en font également l'écho dans leur critique des rapports de domination de l'humain sur la Nature, et des hommes sur les femmes. Ils-elles reprennent de Bachofen^B l'idée d'un matriarcat qui ne serait pas une violence des femmes sur les hommes, mais plutôt un état d'harmonie entre les humains et la Nature, marqué par un pouvoir des femmes plus important et un culte de la féminité. Inversement, la théorie du «matriarcat originel» sert également à maintes reprises de repoussoir pour les personnes hostiles aux avancées des droits des femmes, en présentant ces luttes comme des régressions de la «grande» Histoire...⁹¹

89/ Françoise Héritier^B, *Le Figaro Magazine*, juillet 2011.

90/ «Glossaire de la parenté», *Revue L'homme*, no 154-155, 2000.

91/ Beate Wagner-Hasel^B, «Le matriarcat et la crise de la modernité», dans *Métis, Anthropologie des mondes grecs anciens*, vol. 6, n°1-2, 1991.

92/ Austen Mircea^B, «Les sociétés matriarcales à travers le monde», www.madmoizelle.com, 18 septembre 2014.

Que sait-on des sociétés organisées selon un modèle non-patriarcal?

«*Une société matriarcale, ce n'est pas vraiment ce qu'on imagine! On ne trouve pas vraiment de trace d'un peuple amazone où l'intégralité des pouvoirs symboliques, économiques, politiques et/ou militaires auraient/seraient détenus exclusivement par des femmes. Ainsi le terme matriarcat, construit pour s'opposer à celui plus connu de patriarcat, ne permet pas, pris sans nuance, de décrire une culture existante ou ayant existé. (...) Il existe pourtant bien des peuples qui, en matière de répartition des rôles genrés dans la société, ont pris des voies radicalement différentes des nôtres.*»⁹² - **Austen Mircea**^B

Comme expliqué dans ce qui précède, plutôt que de parler de sociétés *matriarcales*, il serait plus juste de parler de sociétés *matrifocales*, c'est-à-dire centrées sur la mère et sur la famille maternelle. De nombreuses sociétés matrifocales ont existé à travers les époques et les continents. Certaines ont perduré jusqu'à nos jours, malgré les pressions subies pour qu'elles se conforment à un modèle plus «conventionnel» patriarcal. Ainsi, aux différentes époques de la colonisation européenne, notamment en Amérique, en Afrique et en Asie, ce type d'organisation sociale matrifocale est fort décrié par les colons, qui cherchent à imposer ce qu'ils-elles considèrent comme «l'ordre naturel des choses», c'est-à-dire que l'homme ait le pouvoir sur la femme... de la même manière que le colon «civilisé» blanc est supérieur aux «sauvages» autochtones!

Parmi les sociétés matrifocales, on peut distinguer plusieurs modes d'organisation, certains pouvant co-exister:

- *matrilinéaire*, lorsque la filiation se fait par la mère;
- *matrilocale* ou *uxorilocale*, lorsque les femmes sont au centre de leur famille et y restent même après une union (selon les cas, ce sont les conjoints qui viennent vivre dans la famille de la femme ou bien les deux conjoint-e-s restent dans leurs familles respectives);
- *avunculaire*, lorsque ce sont les oncles maternels et non les pères biologiques qui jouent un rôle important dans l'éducation de l'enfant, aux côtés de la mère biologique.

Voici quelques exemples de sociétés toujours traditionnellement matrifocales.

Les Na (ou Moso) en Chine.

«L'homme est comme l'effet de la pluie sur l'herbe, peu importe qui arrose, ce qui compte c'est que la femme soit arrosée.»⁹³

Cette société est matrilineaire, matrilocale et avunculaire. Les familles y sont organisées en fratries, dans lesquelles vivent réuni-e-s frères et sœurs de plusieurs générations. Les rapports amoureux y sont libres, généralement tenus secrets, et peuvent être multiples: la jalousie est considérée comme honteuse et le serment de fidélité comme un négoce immoral. Ainsi, lorsqu'une femme a un enfant, c'est elle et l'un de ses frères qui aura la mission de l'éduquer. L'enfant portera le nom de ce foyer, héritera en son sein et y vivra aussi sa vie, sans connaître l'identité de son père biologique. En fait, les Na n'ont pas de nom, ni de concept, pour désigner celui-ci! Avoir une fille est nécessaire pour que la lignée perdure, mais la naissance de garçons est également importante pour un foyer, puisqu'ils y auront la tâche de co-éduquer les enfants avec leur(s) sœur(s).⁹⁴

Les Khasi en Inde.

Il s'agit d'une société matrilineaire et matrilocale. Les hommes mariés vivent dans la famille de leur épouse. Ils ne sont pas propriétaires de biens: seules les femmes le sont, elles héritent et gèrent le budget familial. Les tâches sont strictement réparties: les femmes font le ménage, s'occupent de la maison et des enfants, tandis que les hommes travaillent aux champs. Les hommes gagnent donc plus d'argent que leur épouse, mais doivent leur donner la totalité de leur salaire: ce sont en effet les épouses qui gèrent l'ensemble des dépenses. Les filles et les femmes sont grandement respectées: elles donnent conseils et avis qui seront pris en compte et la violence contre les femmes, y compris au sein du couple, est rare.⁹⁵

Les Minangkabau en Indonésie.

Les Minangkabau représentent environ 8 millions de personnes. C'est une société matrilineaire, dans laquelle la propriété, notamment agraire,

est détenue par les femmes. Les hommes voyagent beaucoup, parfois vers des territoires éloignés; les femmes restent sur place: elles ont la propriété et la gestion des terres et des biens. La matrilocalité existe également et les sœurs mariées sont encouragées à rester vivre avec leurs parents, leur mari ayant une sorte de statut de visiteur.

« Pas de matriarcat caricatural ni de solution pour une égalité parfaite, mais la connaissance, forcément enrichissante, de ces peuples aux codes différents des nôtres, nous permet de mieux penser à notre société actuelle et à celle que nous voulons dans le futur! »⁹⁶

Des sociétés ont volontairement cherché et réussi à mettre en place une organisation sociale qui intègre l'égalité des sexes.

C'est le cas, par exemple, de la communauté des Awra Amba en Éthiopie, fondée en 1972. En rupture avec les traditions du reste du pays, cette communauté s'est établie sur des bases égalitaires, du point de vue du sexe, comme de l'âge: les enfants et les femmes y sont considéré-e-s comme égales-égaux aux hommes adultes. Les tâches, aussi bien domestiques que celles nécessitant un travail à l'extérieur, ne sont pas réparties strictement entre hommes et femmes, mais sont effectuées en fonction des préférences et des capacités de chacun-e. Les jeux des enfants ne sont pas genrés. Une étude, réalisée en 2002, a révélé qu'il est fréquent que les hommes s'occupent des enfants, tandis que les femmes sont souvent actives dans le tissage, activité traditionnellement réservée aux hommes en Éthiopie. Les violences contre les femmes et les enfants sont considérées comme inacceptables et les droits des femmes et des épouses sont strictement respectés.⁹⁷



93/ Extrait du webdocumentaire « L'effet de la pluie sur l'herbe », sur la société des Moso, créé à partir d'un carnet de voyage réalisé en Chine en avril 2011, Libération, 21 octobre 2013.

94/ Hua Cai^B, « Une société sans père ni mari. Les Na de Chine », Presses universitaires de France, 1997.

95/ Austen Mircea^B, « Les sociétés matriarcales à travers le monde », www.madmoizelle.com, 18 septembre 2014.

96/ Austen Mircea^B, « Les sociétés matriarcales à travers le monde », www.madmoizelle.com, 18 septembre 2014.

97/ Robert Joumard^B, « Awra Amba, Une expérience actuelle de socialisme utopique », Attac, 2002.

Quelles conséquences sur les rapports de genre dans ces sociétés?

Comme décrit dans ce qui précède, les sociétés matrifocales sont dépeintes comme des sociétés non sexistes, plus respectueuses des droits de chacun-e.

L'anthropologue **Françoise Héritier**⁹⁸ est plus sévère dans le regard qu'elles porte sur le fonctionnement de ces sociétés: «*On trouve des sociétés de droit matrilineaire. On a pu penser qu'elles étaient matriarcales parce que la filiation passe par les femmes, de même que les droits sur les terres, mais ce sont les hommes qui ont le pouvoir: ce n'est plus en tant que père d'un enfant ou de mari d'une femme, mais en tant que frère d'une femme qui a autorité sur sa sœur et les enfants de sa sœur. C'est toujours récupéré...*»⁹⁸

Matrifocalité ne signifie donc pas nécessairement «égalité des genres» dans ces sociétés, car les femmes et les hommes n'y ont pas toujours les mêmes droits, ni les mêmes tâches à accomplir et que les rôles peuvent être clivés. Cependant, l'écart entre les positions sociales des unes et des autres y est moindre que dans les sociétés patriarcales. Non seulement les hommes ne sont pas dévalorisés dans les sociétés matrifocales, mais leur place sociale est reconnue, leur pouvoir politique est réel, ainsi que leur rôle dans l'économie de la communauté. Les femmes, quant à elles, sont respectées et ne souffrent pas des mêmes violences que dans les sociétés de type patriarcal.

Il existe donc d'autres voies, au-delà du patriarcat et du matriarcat fantasmé en miroir. L'existence, aujourd'hui, de ces sociétés matrifocales montre qu'il est possible de trouver des formes d'organisations sociales plus justes pour chacun-e, abouties et stables. L'expérience de la communauté des Awra Amba quant à elle, prouve qu'il est possible d'établir de nos jours ce type d'organisation de manière volontaire.⁹⁹

^{98/} Françoise Héritier^B, Le Figaro Magazine, juillet 2011.

^{99/} « En Éthiopie, Awra Amba, le village de l'égalité entre femmes et hommes », www.tv5monde.com, 9 novembre 2014.

→ Pour aller plus loin...

Égalité hommes-femmes et développement.

Aujourd'hui, les politiques de développement Nord-Sud dites «sensibles au genre» cherchent à promouvoir des pratiques et modes organisationnels qui intègrent, dès le départ, l'enjeu de l'égalité entre hommes et femmes. Il ne s'agit pas de remplacer une domination par une autre, mais bien de travailler à plus d'égalité, pour une société au service de tous et toutes, en cherchant des moyens de ne pas reproduire les schémas d'oppression.

Pour en savoir plus sur ces politiques de développement:

- le site de l'ONG «Le Monde Selon les Femmes»: www.mondefemmes.be
- le site «Genre en action» du «Réseau international francophone pour l'égalité des femmes et des hommes dans le développement»: www.genreenaction.net

Quant à la «Commission Femmes et Développement», il s'agit d'une commission d'avis en matière d'égalité entre les femmes et les hommes auprès du-de la Ministre belge de la Coopération au

développement. Instaurée en 1993, elle a été créée afin de soutenir et de renforcer la prise en compte de l'égalité des genres dans la formulation et la mise en œuvre de la politique belge de coopération au développement. La loi du 25 mai 1999 relative à la Coopération Internationale définit pour la Belgique les priorités de la coopération et souligne l'importance de l'égalité de genres comme l'une des dimensions transversales à intégrer dans les programmes de développement, quel que soit le secteur concerné. Pour en savoir plus: www.dgcd.be/fr/cfd

Nicole-Claude Mathieu^B *et les rapports de genre dans les sociétés non-patriarcales.*

Nicole-Claude Mathieu^B est une anthropologue française, militante féministe, connue pour ses travaux sur le genre. Ses principaux articles d'anthropologie sur la condition féminine, l'identité et le genre sont rassemblés dans un recueil intitulé «*L'Anatomie politique. Catégories et idéologies du sexe*». Elle a dirigé la rédaction de l'ouvrage «*Une maison sans fille est une maison morte: la personne et le genre en sociétés matrilineaires*»

et/ou uxorilocales» sur les rapports de genre dans les sphères familiale, domestique, politique, religieuse et

de travail, à travers l'étude de quatorze sociétés uxorilocales d'aires géographiques diverses.

→ Sources de ce chapitre

Ariès Philippe, **Duby** Georges, «Histoire de la vie privée», 5 tomes, Seuil, 1985-1986-1987

Ariès Philippe, «Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e siècle», réédition corrigée de l'ouvrage paru en 1948, Seuil, 1979

Austen Mircea, «Les sociétés matriarcales à travers le monde», www.madmoizelle.com, 18 septembre 2014

Badinter Élisabeth, «L'Amour en plus: histoire de l'amour maternel (17^e au 20^e siècle)», Livre de Poche, 2001

Bachofen Johann Jakob, «Le Droit Maternel, recherche sur la gynécocratie de l'Antiquité dans sa nature religieuse et juridique» (1861), trad. Étienne Barilier, Éditions L'Age d'Homme, 1996

Borgeaud Philippe, Durisch Nicole, Kolde Antje et Sommer Grégoire, «La mythologie du matriarcat: l'atelier de Johann Jakob Bachofen», Droz, Genève, 1999

Bourdieu Pierre, «La domination masculine», Le Seuil, 1998

Fleming Andrew, «The Myth of the Mother Goddess» in *World Archaeology*, 1969

Georgoudi Stella, «Bachofen, le matriarcat et le monde antique. Réflexions sur la création d'un mythe», dans Georges Duby et Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, vol. I - L'Antiquité, Plon, 1991, rééd. Perrin, «Tempus», 2002

Gimbutas Marija, «Dieux et déesses de l'Europe préhistorique» (*The Goddesses and Gods of Old Europe*), Thames and Hudson, 1974

Gimbutas Marija, «Le langage de la déesse» (*The Language of the Goddess: Unearthing the Hidden Symbols of Western Civilization*), 1989, éd. des Femmes, 2005

Gimbutas Marija, «La Civilisation de la déesse» (*The Civilisation of the Goddess*), Harper, 1991

Héritier Françoise, «Hommes, femmes: la construction de la différence», Le Pommier, 2010

Héritier Françoise, «Retour aux sources», Galilée, 2010

Hua Cai, «Une société sans père ni mari. Les Na de Chine», Presses universitaires de France, 1997

Joumard Robert, «Awra Amba, Une expérience actuelle de socialisme utopique», Attac, 2002

Mathieu Nicole-Claude (dir.), «Une maison sans fille est une maison morte: la personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxorilocales», Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2007

Mathieu Nicole-Claude, «L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe», Côté-femmes, 1991

Pembroke Simon, «Women in charge: the function of alternatives in early Greek tradition and the ancient idea of matriarchy», *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 30, 1967

Testart Alain, «Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités», Société d'Ethnographie (Université Paris X-Nanterre), 1982

Testart Alain, «Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs», EHESS (*Cahiers de l'Homme*), 1986

Testart Alain, «Éléments de classification des sociétés», Errance, 2005

Testart Alain, «La déesse et la grain. Trois essais sur les religions néolithiques», Errance, Coll. des Hespérides, 2010

Todd Emmanuel, «L'Origine des système familiaux», Gallimard, 2011

Ucko Peter, «Anthropomorphic Figurines of Predynastic Egypt and Neolithic Crete», *Institute of Archaeology UCL*, 1968

Vidal-Naquet Pierre, «Le Chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec», François Maspero, 1981, La Découverte, coll. Poche, 2005

Wagner-Hasel Beate, «Le matriarcat et la crise de la modernité», dans *Mètis, Anthropologie des mondes grecs anciens*, vol. 6, n°1-2, 1991

→ Site

www.scienceshumaines.com

www.clio.revues.org

www.hominides.com

www.persee.fr/doc/metis

www.madmoizelle.com

www.mondefemmes.be

www.genreenaction.net

→ Liens avec d'autres mythes

Mythe 1: «C'est comme ça depuis la préhistoire...»

Mythe 4: «Les femmes sont faites pour avoir des enfants et s'en occuper: c'est l'instinct maternel!»



5. Bibliographie non exhaustive

- Andersen Marie**, «Bon sexe, bon genre!», Kailash éditions, 2015
- Ariès Philippe, Duby Georges**, «Histoire de la vie privée», 5 tomes, Seuil, 1985-1986-1987
- Ariès Philippe**, «Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e siècle», réédition corrigée de l'ouvrage paru en 1948, Seuil, 1979
- Austen Mircea**, «Les sociétés matriarcales à travers le monde», www.madmoizelle.com, 18 septembre 2014
- Bachofen Johann Jakob**, «Le Droit Maternel, recherche sur la gynécocratie de l'Antiquité dans sa nature religieuse et juridique» (1861), trad. Étienne Barilier, Éditions L'Age d'Homme, 1996
- Badinter Elisabeth**, «Le Conflit – la femme et la mère», Flammarion, 2010
- Badinter Élisabeth**, «L'Amour en plus: histoire de l'amour maternel (17^e au 20^e siècle)», Livre de Poche, 2001
- Bajos Nathalie, Bozon Michel**, «Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé», La Découverte, 2008
- Banon Patrick**, «Il était une fois les filles... mythologie de la différence», Actes Sud, 2011
- Belotti Elena Gianini**, «Du côté des petites filles», Éditions des Femmes, 1973
- Beauvoir (de) Simone**, «Le deuxième sexe» (essai), Gallimard, 1949
- Berche Patrick**, «Les Sortilèges du cerveau: L'histoire inédite de ce qui se passe dans nos têtes», Flammarion, 2015
- Bereni Laure, Chauvin Sébastien, Jaunait Alexandre, Revillard Anne**, «Introduction aux Gender Studies – Manuel des études sur le genre», De Boeck, 2008
- Bergner Daniel**, «Que veulent les femmes?», Hugo Dor, 2014
- Bidon Alexandre**, «L'image de l'archéologie dans le grand public à travers la science-fiction» in L'archéologie et son image, APOCA, 1988
- Blanckaert Claude**, «De la race à l'évolution. Paul Broca et l'anthropologie française (1850-1900)», L'Harmattan, coll. «Histoire des sciences humaines», 2009
- Blaffer Hrdy Sarah**, «Les Instincts maternels», Payot, 2004
- Borgeaud Philippe, Durisch Nicole, Kolde Antje et Sommer Grégoire**, «La mythologie du matriarcat: l'atelier de Johann Jakob Bachofen», Droz, Genève, 1999
- Boswell John**, «The Abandonment of Children and the Ancient and Medieval Family», The American Historical Review. Vol. 89, Oxford University Press, 1984
- Bourdieu Pierre**, «La domination masculine», Seuil, Coll. Liber, 1998
- Bourdieu Pierre**, «Les structures sociales de l'économie», Seuil, Coll. Liber, 2000
- Brenot Philippe**, «Le Dictionnaire de la sexualité humaine», L'Esprit du Temps, 2004
- Brenot Philippe**, «Qu'est-ce que la sexologie?», Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 2012
- Brenot Philippe**, «Les Hommes, le sexe et l'amour», Ed. Les Arènes, 2011
- Brenot Philippe**, «Les Femmes, le sexe et l'amour», Ed. Les Arènes, 2012
- Brune Éliane**, «La révolution du plaisir féminin», Odile Jacob, 2012
- Butler Judith**, «Défaire le genre», Éditions Amsterdam, 2006
- Causette**, «Les pulsions ont-elles un sexe?», dossier coordonné par Clarence Edgard-Rosa, 55, avril 2015
- Causette**, «En avoir ou pas – Nullipare... et alors!», Dossier, n° 56, mai 2015
- Changeux Jean-Pierre**, «Du vrai, du beau, du bien: Une nouvelle approche neuronale», Odile Jacob, 2008
- Chaperon Sylvie**, «La médecine du sexe et les femmes. Anthologie des perversions féminines au XIX^e siècle», La Musardine, 2008
- Cherici Céline, Dupont Jean-Claude**, «Les Querelles du cerveau. Comment furent inventées les neurosciences», Vuibert, 2008
- Clair Isabelle**, «Sociologie du genre», Armand Colin, 2012
- Cohen Claudine**, «La Femme des origines, Images de la femme dans la préhistoire occidentale», Belin Herscher, 2003-2006
- Collin Françoise**, «Le Sexe des sciences: les femmes en plus», Éditions Autrement, 1992
- Coppens Yves**, «Origines de l'homme - De la matière à la conscience», De Vive Voix, 2010
- Coppens Yves**, «Le Présent du passé au carré. La fabrication de la préhistoire», Odile Jacob, 2010
- Coppens Yves**, «Le Genou de Lucy: l'histoire de l'homme et l'histoire de son histoire», Odile Jacob, 2000
- Coppens Yves**, «Les origines de l'homme: réalité, mythe, mode» (ouvrage collectif), Artcom, 2001
- Couvert Marie**, «Les premiers liens», Éditions Fabert, Yapaka.be, 2011
- Cova Anne**, «Où en est l'histoire de la maternité?», Clio. Histoire, femmes et sociétés, 21, 2005
- Cova Anne**, «Maternité et droits des femmes en France, XIX^e-XX^e siècles», Anthropos-Economica, 1997
- Cova Anne**, «Au service de l'Église, de la patrie et de la famille. Femmes catholiques et maternité sous la III^e République», L'Harmattan, 2000
- Damasio Antonio**, «L'erreur de Descartes: La raison des émotions», Odile Jacob, 2006
- Damasio Antonio**, «L'autre moi-même: Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions», Odile Jacob, 2010
- David-Ménard Monique**, «Les pulsions caractérisées par leurs destins: Freud s'éloigne-t-il du concept philosophique de Trieb?», Revue germanique internationale, 2002
- De Luca BARRUSSE Virginie**, «Les familles nombreuses. Une question démographique, un enjeu politique, France 1880-1940», Presses universitaires de Rennes, 2008
- Delphy Christine, Chaperon Sylvie**, «Cinquante ans du Deuxième Sexe», Syllepse, Coll. Nouvelles questions féministes, 2002
- Delphy Christine**, «L'ennemi principal (Tome 1): économie politique du patriarcat», Syllepse, 1998
- Delphy Christine**, «L'ennemi principal (Tome 2): penser le genre», Syllepse, 2001
- Delphy Christine**, «Classer, dominer: qui sont les autres?», La Fabrique, 2008
- Devienne Émilie**, «Être femme sans être mère», Robert Laffont, 2007
- Didelet Serge**, «Besoin, désir et demande: un débroussaillage théorique», Praxis 74, Travail social et psychanalyse, 2014
- Dolto Françoise**, «Les étapes majeures de l'enfance», Gallimard, 1994
- Dolto Françoise**, «Sexualité féminine», Scarabée/A. M. Métailié, 1982
- Dorlin Elsa**, «Sexe, genre et sexualités», Presses Universitaires de France, 2008
- Dortier Jean-François**, «Y a-t-il un instinct maternel?», Sciences humaines, 134, janvier 2003
- Ducret Diane**, «La chair interdite», Albin Michel, 2014
- Dumont Micheline**, «Pas d'histoire, les femmes! Réflexions d'une historienne indignée», Les éditions du remue-ménage, 2013

- Fausto-Sterling** Anne, «Les cinq sexes», Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 2013
- Fisher** Terry, «Psychology students lies about sex to match gender expectations», Sciences 2.0, 05/2013
- Fleming** Andrew, «The Myth of the Mother Goddess» in World Archaeology, 1969
- Foucault** Michel, «Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines», Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 1966
- Foucault** Michel, «Histoire de la sexualité» (trois volumes) Gallimard, 1976-1984
- Freud** Sigmund, «Trois essais sur la théorie sexuelle (1905)», Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 2010
- Freud** Sigmund, «Au-delà du principe de plaisir (1920)», Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 2010
- Freud** Sigmund, «Les pulsions et leurs destins (1915)», in Métapsychologie, Gallimard, 1952
- Friedan** Betty, «The Feminine Mystique» (La Femme mystifiée), Gonthier, 1964
- Galster** Ingrid, «Simone de Beauvoir: Le Deuxième Sexe. Le livre fondateur du féminisme moderne en situation», Éditions Champion, 2004
- Georgoudi** Stella, «Bachofen, le matriarcat et le monde antique. Réflexions sur la création d'un mythe», dans Georges Duby et Michelle Perrot (dir.), Histoire des femmes en Occident, vol. I - L'Antiquité, Plon, 1991, rééd. Perrin, «Tempus», 2002
- Gimbutas** Marija, «Dieux et déesses de l'Europe préhistorique» (The Goddesses and Gods of Old Europe), Thames and Hudson, 1974
- Gimbutas** Marija, «Le langage de la déesse» (The Language of the Goddess: Unearthing the Hidden Symbols of Western Civilization), 1989, éd. des Femmes, 2005
- Gimbutas** Marija, «La Civilisation de la déesse» (The Civilization of the Goddess), Harper, 1991
- Groenen** Marc, «Pour une histoire de la préhistoire», Jérôme Millon, 1994
- Héritier** Françoise, «Masculin-Féminin I. La Pensée de la différence. Masculin-Féminin II. Dissoudre la hiérarchie», Odile Jacob, 1996 - 2002
- Héritier** Françoise, «Hommes, femmes: la construction de la différence», Le Pommier, 2010
- Héritier** Françoise, Perrot Michelle, Agacinski Sylviane, Bacharan Nicole, «La Plus Belle Histoire des femmes», Le Seuil, 2011
- Héritier** Françoise, «Retour aux sources», Gallée, 2010
- Houdé** O., **Mazoyer** B., **Tzourio-Mazoyer** N. et **Crivello** F., «Cerveau et psychologie: Introduction à l'imagerie cérébrale anatomique et fonctionnelle», Presses Universitaires de France, 2002
- Hua** Cai, «Une société sans père ni mari. Les Na de Chine», Presses universitaires de France, 1997
- Humphreys** Derek, «Quelques pas vers un langage de l'affect. L'environnement sensoriel dans l'advenue du langage chez un enfant autiste», Perspectives Psy, 54, 2015
- Institoris** Henri, **Sprenger** Jacques, «Le marteau des sorcières», Jérôme Millon, 2015
- Jonas** Irène, «Moi Tarzan, toi Jane - critique de la réhabilitation «scientifique» de la différence hommes/femmes», Syllepse, Collection Nouvelles questions féministes, 2011
- Jouard** Robert, «Awra Amba, Une expérience actuelle de socialisme utopique», Attac, 2002
- Karli** Pierre, «Le cerveau et la liberté», Odile Jacob, 1995
- Knibiehler** Yvonne, «Questions pour les mères», Érès, 2014
- Knibiehler** Yvonne, «Histoire des mères et de la maternité en Occident», PUF, 2012
- Knibiehler** Yvonne, «Accoucher. Femmes, sages-femmes et médecins depuis le milieu du XX^e siècle», Rennes, Éditions de l'école nationale de la santé publique, 2007
- Kolb** B. et **Whishaw**, «Cerveau et comportement (Neurosciences & cognition)», De Boeck Université, 2002
- Lacroix** Martin, «Cerveaux masculin et féminin: quelles différences?», Dossier de Passeportsanté.net, consulté en juin 2016
- Lafortune** Stéphanie, **Brault Foisy** Lorie-Marlène, **Masson** Steve, «Méfiez-vous des neuromythes!», in www.associationneuroeducation.org, 2013
- Laqueur** Thomas, «La fabrique du sexe - Essai sur le corps et le genre en Occident», Gallimard, 1992
- Lebrun** Jean-Pierre, «Fonction maternelle, fonction paternelle», Éditions Fabert, Yapaka.be, 2011
- Le Camus** Jean, «Le rôle du père dans la socialisation du jeune enfant», Érès, 2008
- Le Camus** Jean, «Quelle place pour le père dans la théorie de l'attachement?», Érès, 2007
- Le Camus** Jean, «Un père pour grandir - Essai sur la paternité», Robert Laffont, 2011
- Lelièvre** Françoise, **Lelièvre** Claude, «L'histoire des femmes publiques contées aux enfants», PUF, 2001
- Lesage** Sacha, «La maternité, hier et aujourd'hui», Analyse, FAPEO, 2014
- Lilar** Suzanne, «Le malentendu du deuxième sexe», Paris, PUF, 1970
- Mathieu** Nicole-Claude (dir.), «Une maison sans fille est une maison morte: la personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales», Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2007
- Mathieu** Nicole-Claude, «L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe», Côté-femmes, 1991
- Mercer** Jean A. «Child Development: Myths and Misunderstandings», Sage Publication Inc. New York, 2013
- Montarde** Hélène, «Parent de fille, parent de garçon. Les élève-t-on de la même façon?», Les Essentiels, Coll. Du côté des parents, 1999
- Morale** Laïque, «Sexe et genre féminin: tentative d'analyse anthropologique», 154, 2007
- Morelli** Anne, «Les grands mythes de l'histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie», Couleur Livres, 1995
- Morelli** Anne, «Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique: de la Préhistoire à nos jours», Couleur Livres, 2004
- Mosconi** Nicole, «Femmes et savoir - La société, l'école et la division sexuelle des savoirs», L'Harmattan, 2004
- Mosconi** Nicole, Beillerot Jacky, «Traité des sciences et des pratiques de l'éducation», Dunod, 2014
- Moussa** Sarga, «L'idée de «race» dans les sciences humaines et la littérature (XVIII^e-XIX^e siècles)», L'Harmattan, 2003
- Murcier** Nicolas, «La réalité de l'égalité entre les sexes à l'épreuve de la garde des jeunes enfants», Mouvement, 49, 2007
- Murcier** Nicolas, «Le loup dans la bergerie», Recherches et Prévisions, 80, juin 2005
- OCDE** (Organisation de coopération et de développement économiques), «Comprendre le cerveau: vers une nouvelle science de l'apprentissage», Éditions de l'OCDE, 2002
- Patou-Mathis** Marylène, «Le sauvage et le préhistorique, miroir de l'homme occidental. De la malédiction de Cham à l'identité nationale» Odile Jacob, 2011
- Patou-Mathis** Marylène, «Préhistoire de la violence et de la guerre», Odile Jacob, 2013
- Patou-Mathis** Marylène, Leroy Pascale «Madame de Néandertal, journal intime» (roman), Nil, 2014

- Patou-Mathis** Marylène , «Non, les hommes n'ont pas toujours fait la guerre: Déconstruire le mythe d'une préhistoire sauvage et belliqueuse», Le Monde diplomatique, juillet 2015
- Patou-Mathis** Marylène , «Les hommes préhistoriques étaient-ils pères au foyer?», Rue 89, juin 2011
- Pembroke** Simon, «Women in charge: the function of alternatives in early Greek tradition and the ancient idea of matriarchy», Journal of the Warburg and Courtauld Institutes, 30, 1967
- Piette** Valérie, **Gubin** Éliane, «Femmes et mères au travail 1830-1914», Labor, 2004
- Piette** Valérie, «Les femmes et la ville en temps de guerre. Bruxelles en 1914-1918», Peter Lang, 2006
- Piette** Valérie, **Beauthier** Régine, **Truffin** Barbara, «La modernisation de la sexualité (19^e-20^e siècles)» (ouvrage collectif), Éditions de l'Université de Bruxelles, 2010
- Prost** Antoine, «Douze leçons sur l'histoire», Le Seuil, coll. «Points histoire», 1996
- Renneville** Marc, «Le langage des crânes. Une histoire de la phrénologie», Sanofi-Synthelabo, Coll. «Les Empêcheurs de penser en rond», 2000
- Rossiaud** Jacques, «La sexualité au Moyen-Âge», Jean-Paul Gisserot, 2012
- Roussel** Bertrand, «Les idées reçues de la préhistoire: Quelques préjugés sur la plus longue période de l'histoire de l'humanité», book-e-book, 2014
- Schiller** Francis, «Paul Broca explorateur du cerveau», Éditions Odile Jacob, 1990
- Science&Vie**, Dossier «Homme & Femme, les vraies différences», 18, janvier-mars 2016
- Semonsut** Pascal, docteur en histoire «Préhistoriens réels et imaginaires de la seconde moitié du XX^e siècle» et «La représentation de la Préhistoire en France dans la seconde moitié du XX^e siècle (1940-2012)» articles www.hominides.com
- Semonsut** Pascal, «Le passé du fantasme. La représentation de la Préhistoire en France dans la seconde moitié du XX^e siècle (1940-2012)», Errance, 2013
- Sinigaglia-Amadio** Sabrina, «Place des femmes et des hommes dans les manuels scolaires en France. Entre inégalités et stéréotypes sexistes.», Colloque Éducation à la parité, à la mixité et au genre, CEMEA, Paris, 9 mars 2012
- Snow** Dean, «Sexual dimorphism in Upper Palaeolithic hand stencils», Antiquity, vol. 80, 2006
- Stryckman** Nicole, «Les pulsions: du point de vue de Freud», Le Bulletin Freudienne n°35-36, 2000
- Testart** Alain, «Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités», Société d'Ethnographie (Université Paris X-Nanterre), 1982
- Testart** Alain, «Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs», EHESS (Cahiers de l'Homme), 1986
- Testart** Alain, «La servitude volontaire (2 vols.): I, Les morts d'accompagnement; II, L'origine de l'État», Errance, 2004
- Testart** Alain, «Éléments de classification des sociétés», Errance, 2005
- Testart** Alain, «La déesse et la grain. Trois essais sur les religions néolithiques», Errance, Coll. des Hespérides, 2010
- Todd** Emmanuel, «L'Origine des système familiaux», Gallimard, 2011
- Thébaud** Françoise, «Quand nos grand-mères donnaient la vie. La maternité en France dans l'entre-deux-guerres», Presses universitaires de Lyon, Coll. médecine et société, 1986
- Thébaud** Françoise, «Écrire l'histoire des femmes et du genre», Lyon, ENS éditions, 2007
- Ucko** Peter, «Anthropomorphic Figurines of Predynastic Egypt and Neolithic Crete», Institute of Archaeology UCL, 1968
- Vaillant** Maryse, «Être mère, mission impossible?», Albin Michel, 2011
- Vaineau** Anne-Laure, «L'instinct maternel existe-t-il vraiment?», dossier Psychologies, juin 2012
- Van Anders** Sari, **Steiger** Jeffrey, **Goldey** Katherine, «Effects of gendered behavior on testosterone in women and men», Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America (PNAS), vol.112 n°45, University of Wisconsin, 28/09/2015
- Van Enis** Nicole, «Féminismes pluriels», Éditions Aden, 2012
- Vanier** Catherine, «Qu'est ce qu'on a fait à Freud pour avoir des enfants pareils?», Flammarion, 2012
- Vidal** Catherine, «Le cerveau, le sexe et l'idéologie dans les neurosciences», in «L'orientation scolaire et professionnelle, Construction et affirmation de l'identité chez les filles et les garçons, les femmes et les hommes de notre société», 31/4/2002
- Vidal** Catherine, «Nos cerveaux, tous pareils tous différents», Belin, coll. Egale à égal, 2015
- Vidal** Catherine, avec D. Benoit-Browaëys, «Cerveau, sexe et pouvoir», Belin, 2005
- Vidal** Catherine, «Féminin/Masculin: mythes et idéologie», Belin, 2006
- Vidal** Catherine, «Cerveau, sexe et liberté – DVD», éd. Gallimard- CNRS, 2007
- Vidal** Catherine, «Le cerveau évolue-t-il au cours de la vie?», Le Pommier, 2009
- «Les Sciences sociales au prisme de l'extrême droite», ouvrage collectif, L'Harmattan, 2008
- Vidal-Naquet** Pierre, «Le Chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec», François Maspero, 1981, La Découverte, coll. Poche, 2005
- Wagner-Hasel** Beate, «Le matriarcat et la crise de la modernité», dans Mètis, Anthropologie des mondes grecs anciens, vol. 6, n°1-2, 1991

Crédit photos:
www.wikimedia.org

PROCHAINEMENT:

GUIDE DE SURVIE EN MILIEU SEXISTE - TOME 2!

Mythe 6: «Comme les femmes et les hommes n'ont pas les mêmes muscles, la même morphologie, on ne peut pas faire les mêmes choses!»

Mythe 7: «C'était quand même mieux avant, quand l'homme et la femme savaient où étaient leur place.»

Mythe 8: «Les homos ne sont pas de vrais hommes; les lesbiennes ne sont pas de vraies femmes.»

Mythe 9: «Le capitalisme, c'est ce qu'on a fait de mieux pour tout le monde!»

Mythe 10: «Aujourd'hui, c'est l'égalité, chacun-e est libre de faire ce qu'il ou elle veut!»

6. Remerciements:

Ont participé à la rédaction de cet ouvrage, les membres du groupe «Pour une éducation à l'égalité des genres» des CEMÉA:
Cantillon Laurence, Crahay Antoinette, De Decker Thomas, Delvigne Ghislaine, Duchêne Laurence, Gillow Marie, Griselin Élisabeth, Hainaut Benjamin, Hubaut Sophie, Leroy Marie-Colline, Lardinois Lionel, Liens Jean-Paul, Lochet Catherine, Mantello Cécile, Plateau Nadine, Sterkendries Simon, Zicot Marie-France.

Cet ouvrage a bénéficié du soutien d'Alter-Égales, dans le cadre de l'appel à projets «Égalité femmes-hommes au travail - 2015», à l'initiative de la Ministre de l'Enseignement de promotion sociale, de la Jeunesse, des Droits des femmes et de l'Égalité des chances, Isabelle Simonis, de même que sa conseillère, Barbara Brunisso, ainsi que de la collaboration de Deborah Kupperberg et Alexandra Adriaenssens, de la Direction de l'Égalité des Chances de la Fédération Wallonie-Bruxelles.



Mouvement laïque, progressiste et humaniste, les Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Éducation Active (CEMÉA) fondent leur action sur des choix pour l'éducation:

- chacun, chacune a le désir et les possibilités de se développer et de se transformer;
- l'éducation est une, elle s'adresse à tous et toutes et est de tous les instants;
- tout être a droit au respect, sans distinction d'âge, d'origine, de conviction, de culture, de sexe ou de situation sociale;
- la formation naît du contact étroit et permanent avec la réalité;
- l'activité est à la base de la formation personnelle et de l'acquisition de la culture, l'expérience personnelle en est un facteur indispensable;
- le milieu est primordial dans le développement de la personne.

ADHÉRER AUX CEMÉA...

C'est marquer son accord avec les valeurs éducatives portées par les CEMÉA dans la société, vouloir les mettre en acte et faire évoluer ses pratiques.

Pour adhérer aux CEMÉA, complétez et retournez le talon ci-dessous ou complétez-le en ligne www.cemea.be/adherer

FORMULAIRE D'ADHÉSION

Nom :

Prénom :

Sexe :

Date et lieu de Naissance :

Adresse privée :

.....

Téléphone privé :

GSM :

E-Mail :

J'adhère aux valeurs éducatives portées par les CEMÉA

Je souhaite recevoir la Newsletter

Date et signature

Dépôt légal: D/2016/12.045/1

Tiré à 5000 exemplaires - novembre 2016

Imprimé sur papier recyclé

Ed. resp.: Geoffroy Carly, Avenue de la Porte de Hal 39, boîte 3 - 1060 Bruxelles